

Salah Khelifa

CALAME DU CALIFE(1)

[La Danse des Ombres et des Lumières]

LE BARCIDE

AU NOM D'ALLAH LE MISÉRICORDEUR, LE MISÉRICORDIEUX

À la mémoire vénérée de ma mère et de ma grand'mère germaine

TABLE DES MATIÈRES

LA DANSE DES OMBRES ET DES LUMIÈRES

- 1-L'ASCENSION ÉTRANGE DE CHADI.....
- 2-LES AFFRES POSTHUMES DU GRAND CADI.....
- 3-LE RÊVE AUTHENTIQUE.....

LES VAGUES EN RUT

- 4-THRÈNE EN L'HONNEUR DE PÈRE MABROUK.....
- 5-LE PASSAGE FUNESTE DU SORCIER.....
- 6-AU WAQ-WAQ.....
- 7-REGRETS POSTHUMES D'UNE ÂME ERRANTE.....

LES CROCS DE L'ERG

- 8-LE CAUCHEMAR ULTIME DU CHAMELIER.....
- 9-L'HISTOIRE ÉTRANGE DU CHEVRIER.....
- 10-THRÈNE EN L'HONNEUR DU CHANTEUR.....
- 11-ENTRE LA MECQUE ET AXUM.....

LES ROSES ET LES ÉPINES

- 12-USSAÏD IBN AL-HUDHAÏR.....
- 13-LES CAVALIERS FUNESTES.....
- 14-LE CAVALIER PRÉSOMPTUEUX.....

LES GRIFFES DE L'ÉCLAIR

- 15-LA GÉNIALE CORANOPHONE.....
- 16-LE CAVALIER INDIGNE.....
- 17-LE VIEUX SAINT ET L'IVROGNE.....
- 18-AU PALAIS DU PRINCE (1).....
- 19-LES MAÎTRES DU MOLOSSE.....
- 20-AU PALAIS DU PRINCE (1).....
- 21-AU PALAIS DU PRINCE (2) OU LE GÉNIE DE FARABI.....
- 22-LE CAVALIER QUI A PERDU SA MONTURE.....
- 23-LES ENSEIGNEMENTS DE MA GRAND'MÈRE (1)....
- 24-LE CAVALIER DE LA NUIT.....
- 25-LES ENSEIGNEMENTS DE MA GRAND'MÈRE (2)....
- 26-LA FIN D'ILA ABAB.....

LA DANSE DES OMBRES ET DES LUMIÈRES

L'ASCENSION ÉTRANGE DE CHADI

Quand j'avais sept ans, je jouais avec un camarade qui s'appelait Chadi ; on l'avait surnommé ainsi parce que sa voix était plus belle que voix de rossignol et que son chant plus exquis et suave que chant de chardonneret. Dès qu'il se mettait à chanter dans la cour de l'école, tous nos camarades du CP1 et même des autres classes arrêtaient leurs jeux et s'agglutinaient autour de lui. Oubliant qu'il était à l'école, Chadi de donner alors libre cours à son imagination et à sa voix tendre, langoureuse et chevrotante.

Je me demande encore où il a pu apprendre toutes ses chansons de mort, d'amour, de chevauchées sanglantes et d'errements. Quand il chantait, il fermait les yeux, serrait les paupières et se croisait les doigts comme pour conjurer un esprit malveillant ou simplement observer les objets de sa chanson.

Tantôt c'était une jeune veuve éplorée qui venait de perdre son mari, tantôt c'était une fiancée qui apprenait la mort brutale et violente de son promis. Chadi chantait quelquefois le rapt d'une Bédouine par un dynaste de la Régence de Tunis.

Nos maîtres suspendaient souvent leurs discussions pour admirer la voix du petit chantre et il n'était jusqu'au

directeur de l'école pourtant austère qui n'arrêta ses affairissements pour apprécier les envolées pathétiques et la voix émouvante de notre petit camarade.

Toute l'école de la bourgade restait souvent suspendue aux lèvres de Chadi. Son maître, Monsieur Carayon affirmait pourtant que son écriture était affreuse et qu'il ânonnait vraiment en séance de lecture.

Un vendredi d'hiver au matin une envie incompressible le poussa à vocaliser la Chanson de la Veuve. L'école se fit tout ouïe ; comme d'habitude, il ferma les yeux, serra les paupières et se croisa les doigts ; sa voix émue ondoya au-dessus de nos têtes, au-dessus du vieux mûrier de la cour de l'école et au-dessus des oliviers nouveaux et croulants ; ce matin-là les salles de classe restèrent désemploies, oui, vraiment désemploies.

Un gros nuage glissa brusquement au-dessus de nos têtes ; il était incandescent et bas, si bas que nous craignîmes un moment qu'il nous brûlât ; aussi baissâmes-nous la tête comme d'un commun accord ; le nuage s'approcha alors davantage pour s'accrocher à la frondaison du vieux mûrier ; certains élèves affirment aujourd'hui encore qu'il s'était d'abord accroché aux oliviers nouveaux et croulants.

Bref, je vis, oui, je vis mon petit camarade se soulever comme poussé par un souffle puissant et invincible ; je le

vis ascendre lentement vers le nuage incandescent et bas ; à la dérobée je le suivais du regard ; il ascendait toujours chantant ; or sur ce même nuage, à califourchon était assise une femme habillée en noir et les cheveux en bataille ; je me disais qu'elle venait de perdre assurément son époux ; alors j'entendis une voix terrible fuser du nuage et me crier qu'on l'avait malgré elle mariée au fils du Bey. Comme elle savait à qui elle avait affaire, elle se considérait donc plus misérable que la veuve la plus désolée. Je restai interloqué.

Mon petit camarade continuait toujours son ascension ; toute l'école le suivait interdite. Monsieur Gaspari, Monsieur Ferrari, Monsieur Amet, Monsieur Carayon étaient figés ; nos maîtres n'en croyaient pas leurs yeux.

Pesamment, lentement, Chadi ascendait vocalisant toujours sa Chanson de la Veuve ; il montait, il montait et semblait ne se rendre compte de rien. Sa tête buta soudain contre le nuage incandescent ; il sortit alors de sa torpeur et la Chanson lui obstrua le gosier.

On entendit un immense cri de douleur et l'on vit en même temps trois langues de feu s'échapper du nuage et brûler notre petit chantre ; la malheureuse bru du Bey lança à son tour d'immenses cris de détresse et ses larmes rouges et chaudes échurent sur nos têtes ébouriffées. Chadi se mua en boule de feu noir qui monta, qui monta et disparut enfin dans le ciel.

S'il vous arrive de passer par mon école, observez bien le vieux mûrier, vous ne manquerez pas de le trouver tordu et éploré ; observez aussi les oliviers noueux et croulants, vous les trouverez encore plus malheureux ; sachez toutefois que depuis l'ascension étrange de Chadi il tombe dans la cour de mon école des larmes rouges chaque vendredi d'hiver et que l'on entend encore aussi des plaintes éplorées venant du fond du ciel tout en deuil.

Chadi, Chadi, nul ne l'a jamais revu. Nous avons tous grandi. Si beaucoup l'ont oublié, j'affirme que je pense souvent à lui, qu'il m'arrive encore de fredonner certains refrains de ses chansons d'amour, de mort, de chevauchées sanglantes et d'errements et que je n'oublierai jamais ni son ascension lente vers le nuage incandescent ni le visage triste de la bru du Bey et ses cris de douleur avalés par le nuage errant au firmament immense.

Oman, Sour, café-restaurant Al-Arimi, le vendredi 24 octobre 1997

LES AFFRES POSTHUMES DU GRAND CADI

J'étais dans la vieille oliveraie du bourg ; c'était un chaud après-midi d'été lourd et suffocant ; je transpirais comme si j'eusse été dans un bain maure ; les ombres des oliviers étaient elles-mêmes légères, courtes et étouffantes.

L'après-midi touchait à sa fin et j'étais par trop moulu ; je ne savais ce que j'étais venu faire dans cette oliveraie séculaire par un après-midi pareil car j'avais horreur des grosses chaleurs et des promenades sous la canicule.

Alors que je côtoyais une longue haie de cactus et que l'heure était entre chien et loup, je vis brusquement se fendre le sol d'une olivette et un cadavre monstrueux en sortir pour s'adosser à un tronc d'olivier cave et écaillé. L'olivette était limitrophe du cimetière du bourg.

L'horrible macchabée était littéralement effondré sous l'olivier. Il respirait avec peine : j'entendais distinctement une espèce de ronflement rauque semblable au bruit lourd, essoufflé et régulier d'une scie coupant du bois de mûrier. Je suspendis interdit par cette apparition d'autant plus effrayante que j'étais incapable de réagir le moins du monde.

Non, je ne rêvais pas ; le cadavre horrifiant existait bel et bien ; il était devant moi ; je tremblais certes mais je ne

m'étais jamais plaint d'hallucinations. Le ronflement rauque devint subitement plus aigu ; j'étais cloué par une force magique à quelques emfans du macchabée.

Médusé, j'attendais la suite des événements ; je ne pouvais que regarder et attendre, attendre et regarder. Il parla soudain ; sa voix était curieuse : je la comprenais et je ne la comprenais ; elle était caverneuse et comme hachée ; si je ne comprenais pas tous les mots, j'entendais du moins le sens général des phrases.

Le macchabée parlait un arabe châtié, fréquemment entrecoupé de sanglots, ce qui rendait ses propos encore moins incompréhensibles ; immédiatement je sus que cet arabe-là était parlé par l'intelligentsia éduquée à la Zitouna ; j'étais d'autant plus stupéfait que cette langue ne se lit plus que dans les vieux livres des exégètes et des juristes ; mon étonnement s'aiguisa davantage et je me sentis plus figé que jamais.

« Ah, me dit l'affreux macchabée, sache que j'avais vécu dans ce même bourg voilà trois siècles. J'étais issu d'une humble famille ; comme j'étais intelligent et ambitieux, je préparai mon droit et je devins vite grand cadi de la Régence de Tunis. Cette fonction était enviée par tous et mon père était fou de joie et d'orgueil.

Je ne rendais pas la justice en réalité ; je m'étais servi de ma malice pour m'enrichir et toujours m'enrichir. Au bout de quatre années seulement j'acquis toute cette

oliveraie millénaire ; au fait, sais-tu combien elle comptait d'oliviers ? Eh bien ! Quarante mille ; oui, quarante mille et tout cela finit par m'appartenir ; ah, j'étais le propriétaire incontesté de cette immense et vieille oliveraie.

J'étais naturellement envié par tous mes concitoyens ; eux aussi voulaient me ressembler, mais ils n'avaient ni mon intelligence ni ma perspicacité ni ma culture ; je t'avouerai toutefois que mon intelligence était d'essence méphistophélique.

Une fois, alors que j'étais étendu dans mon divan, mon huissier m'annonça un plaignant ; c'était un Bédouin, me disait-il. En ces temps-là, j'étais cadi des Frexès, de ces grands nomades des Hautes-Steppes de la Régence. Or l'huissier avait appris ma façon de rendre la justice. Qu'il entre ! lui avais-je dit.

Le Bédouin pénétra dans le divan ; il était penaud et agressé par tant de somptuosités : tapis de haute laine de Kairouan, larges fauteuils incrustés d'ivoire et de nacre, épée étincelante, finement damassée et accrochée juste au-dessus de ma tête, arabesques savamment peintes sur tous les murs, rideaux de velours, parfums d'Arabie, encens brûlés flottant en nappes...

Pour dire vrai, j'avais fait acheter tout cela par le vizir de la Justice après l'avoir convaincu que ces acquisitions servaient surtout son Altesse le Bey lui-même. Qu'à cela

ne tienne !avait-il fini par répondre. Pouvait-il refuser d'ailleurs ? Il eût risqué tous ses privilèges et ses biens ; le vizir de la Justice me versa donc les fonds nécessaires et je pus décorer mon divan à ma façon afin d'impressionner tous les justiciables, quels qu'ils fussent ! Aussi racontait-on que mon divan était plus fastueux que le siège du vizirat même.

L'huissier introduisit donc mon premier plaignant ce jour-là. Il l'invita naturellement à s'asseoir dans le fauteuil que j'avais sciemment fait installer à ma droite. Le Bédouin ne pouvait imaginer être entouré par tant de sollicitude. Quoi ?devait-il se dire en lui-même, le grand cadi des Frexès me fait installer à sa droite avec tant d'insistance respectueuse ? Suis-je en rêve ? Suis-je éveillé ?...

À peine se trouvait-il installé au fond du fauteuil douillet que mon huissier lui présentait un bon café noir dans une tasse en céramique andalouse, délicatement posée sur une soucoupe de même facture.

Mon Frexès s'étonnait de plus en plus ; je le regardai à la dérobée non sans malin plaisir ; ses mains tremblaient ; ses jambes tremblaient ; ses lèvres tremblaient ; son visage se contractait ; il ne pouvait nullement refuser le café posé sur un guéridon que mon huissier plaçait devant lui avec une flagrante ostentation. N'en revenant pas, mon Bédouin pensait le plus normalement du monde qu'il gagnerait immanquablement son procès.

D'une main fiévreuse, il portait aux lèvres la tasse de café et commençait à en siroter les premières gouttes ; aussitôt il faisait remarquer que l'huissier avait oublié de le sucrer ; alors en traînant bien la voix je répondais : avec quoi veux-tu donc qu'on sucre ce café, Seigneur des Frexès ?

Loin d'être idiot, il comprenait de suite le sens de mon interrogation ; il se mettait ainsi à fourrager dans son escarcelle et de me présenter une panoplie de billets de banque ; je me servais bien sûr comme bon me semblait. Ce faisant, je l'observais toujours : son visage perdait lentement ses couleurs et lentement noircissait ; quant à moi, j'éprouvais sincèrement des sentiments indicibles de félicité.

C'était seulement après cette mise en scène que je lui demandais enfin pourquoi il était au divan. Ces gens-là venaient généralement pour des affaires de cœur. Contre son gré sa jeune cousine Mabrouka fut mariée à un riche négociant de Sbeïtla ; or leurs parents la lui avaient promise quand ils avaient dix ans et ils s'aimèrent d'amour tendre.

C'était donc à l'instigation de sa cousine qu'il était venu au divan afin de faire annuler le contrat de mariage et d'en rédiger un autre en sa faveur.

--Ce n'est que pour cela ?

--Seulement pour cela.

--Qu'à cela ne tienne ! Huissier, apporte-moi mon grand registre d'état civils, mon encrier et ma plume !

En un tournemain l'ancien contrat était annulé et un autre signé selon le désir ardent de mon Bédouin dont nul ne pouvait décrire le bonheur ; dans quelques instants Mabrouka serait sienne malgré son père vénal et l'argent de son négociant d'époux.

Dès qu'il quittait le divan, il montait son cheval brandissant son contrat devant qui voulait le voir et se dirigeait illico vers le domicile de son rival. Deux de mes spahis l'encadraient évidemment pour faire exécuter la loi.

Mabrouka quittait le foyer conjugal le plus naturellement du monde ; devant les deux spahis armés son mari ne disait mot. Il venait naturellement le lendemain matin au divan. La même scène se jouait devant lui ; il devait alors déboursier encore plus que son rival.

Ainsi Mabrouka faisait-elle plusieurs fois la navette entre son époux et son cousin jusqu'à ce qu'excédé, poussé à la ruine, ne pouvant plus venir au divan, l'un d'eux prît son fusil et tuât son rival irréductible... »

Le macchabée traînait la voix ; on eût dit qu'il se fût grisé, que les paroles fussent difficilement sorties de sa gorge ou qu'elles l'eussent écorché. Il s'interrompait

souvent comme pour reprendre son haleine ; dans sa voix je devinais un léger tremblement qui trahissait une panique certaine ; il me semblait déceler même des larmes rouges dans les deux orbes noirs qui lui faisaient office d'yeux. Sa tête était couverte de piquants ardents semblables à ceux de hérissons d'un autre monde.

J'avais la frousse en réalité et ne savait à quel saint me vouer. Le macchabée était toujours affalé sous l'olivier. La nuit tombait lentement, affreusement et ajoutait à ma terreur ; mon regard figé se fixait sur la forme biscornue du macchabée d'outre-siècle.

Il s'arrêta de parler ; du feu jaillissait de ses flancs, de ses mains que je devinais brûlantes, de ses jambes arquées et non moins ardentes, de ses cheveux étrangement longs et épineux, de ses orbes noirs virant au rouge carmin foncé. Tout le macchabée se muait peu à peu en boule de feu qui lacérait les ténèbres naissantes de cette nuit d'été.

Mes jambes étaient de plomb ; mes mains me faisaient mal ; ma tête se taraudait et mon regard s'embrouillait. Le fantôme difforme, effrayant et bien réel me parla de nouveau. Sa voix était presque éteinte ; on eût dit une voix de mourant, tant elle était traînante et hachée.

« Depuis trois siècles j'erre dans l'Isthme sans fin ; c'est là qu'errent les caïds et les séides, les émirs et les vizirs, les sultans et les régents, les beys et les deys, les

seigneurs sans honneur, les rois en désarroi, les sénéchaux, les maréchaux, les muftis et les cadis...

Tous les puissants de votre ici-bas ne sont plus que des loques errantes et misérables dans l'Isthme sans fin. Oui, j'étais riche, envié et jalosé ; mon carrosse était tiré par deux juments que j'avais acquises au grand Cheikh des Zlass ; oui, je faisais acheter mes esclaves en Abyssinie ou au pays des Garamantes et nul ne pouvait compter mes épouses et encore moins mes concubines.

Pour labourer cette vaste et vieille oliveraie, j'employais douze laboureurs à longueur d'année et mes olives étaient les plus grosses, les plus belles, les plus luisantes et les plus huileuses de votre Sahel. Je faisais construire des sérails partout et les gens se courbaient bas à mon passage ; or envers eux je n'éprouvais que mépris et dégoût ; oui, j'étais hautain et orgueilleux.

Alors que j'extorquais un Bédouin de l'hinterland de Monastir, voilà que mon huissier m'informa que le pacha du Camp était arrivé au bourg ; du coup, mon cœur e mit à battre à se rompre ; oui, j'éprouvai des pressentiments par trop sinistres.

Or le pacha du Camp ne vint pas au bourg ; c'était le général de Garnison de Tunis qui y vint en personne pour collecter les impôts au nom du Bey car la Régence était désargentée et le Trésor absolument en étiage. C'était un général assez jeune mais son sourire était surnois. Je

crus de prime abord qu'il s'agissait d'un homme dur, grossier et inculte comme les autres.

Au divan de Gabès on m'affirma qu'il descendait d'un Caucasien fait prisonnier dans une des nombreuses guerres de l'Empire ottoman. Au milieu de ses troupes il faisait la roue, m'avait-on dit. Tous les environs du bourg furent donc hérissés de tentes et les soldats pullulaient.

Un de mes spahis entra un jour au divan en coup de vent et me dit à brûle-pourpoint : « Sidi, le Grand Général de sa Hautesse le Bey de Tunis vous fait remettre cette missive que voilà. » Mon cœur faillit se rompre. Les mains tremblantes et fébriles, je décachetai la lettre ; elle était lapidaire : « Au nom de son Altesse le Bey je t'ordonne de venir au bourg de suite ; signé : le Général Nessim. »

Je verrouillai donc le divan de Monastir, renvoyai les plaignants, pris mon carrosse et la route du bourg ; j'y fus au tout début de l'après-midi. Ah, partout des patrouilles, partout. Une somptueuse tente dorée était dressée sur la place Sidi al-Médiouni. Deux soldats montaient la garde. Le Général Nessim était à l'intérieur.

Je me fis annoncer, on m'introduisit. Il était grand et beau. De longues moustaches pointues, deux lèvres charnues et sensuelles, des cheveux raides, noirs jais, une grande épée plantée au sol. Le Général Nessim m'impressionna outre mesure.

---Tiens ! s'exclama-t-il ; voici notre grand cadî du caïdat de Monastir.

---Pour servir son Altesse et votre Seigneurie, mon Général. Qu'Allah vous garde !

---Justement, répliqua-t-il goguenard, pour qu'Allah garde son Altesse il faut beaucoup d'argent ; or son Altesse n'en a presque plus ; elle s'adresse donc à ses sujets dévoués comme toi pour lui en prêter...

J'étais pris à mon propre piège ; ce renard me prit au mot.

---On me dit que toute l'oliveraie du bourg t'appartient ; est-ce que cela est vrai ?

---Mon Général, mon Général...

Je ne trouvais plus mes mots ; j'étais littéralement estomaqué ; mes détracteurs m'avaient certainement encore plus Sali aux yeux du Général Nessim.

---Tu ne m'as pas répondu : est-ce que cette immense oliveraie t'appartient ?

---Oui, mon Général.

---Tu es donc assurément plus riche que son Altesse.

Mon cœur s'assombrit car je savais le sens de ce genre de conclusion définitive et concise.

Je m'effondrai sur un grand coussin à tout hasard ; je n'en pouvais plus, mes forces me lâchaient. Alors hors de lui, le Général Nessim m'ordonna de me lever comme si j'eusse pétré un grave délit.

---Lève-toi de suite, sinon je te ferai flageller comme il se doit.

Je me levai donc en sueur.

---Grand cadî par la volonté de son Altesse, à qui dois-tu ta fortune et toutes tes richesses ?

---À son Altesse, mon Général.

---Eh bien, à combien évalués-tu tes biens ?

---À un million de piastres, mon Général.

---Grand cadî du caïdat de Monastir, tu mens effrontément et n'essaie pas de tricher car le cheikh du bourg m'a dressé un inventaire précis de tes biens meubles et immeubles qui valent dix millions de piastres ; si tu le démens, je me verrai dans l'obligation de faire décapiter avant que le soleil ne se couche.

En aucun cas en vérité, mes biens ne pouvaient valoir plus de huit millions de piastres, mais pouvais-je contredire le maudit cheikh du bourg et risquer ma vie ? Je dis : les cheikhs de son Altesse tiennent des registres plus précis que les nôtres et si notre bon cheikh a avancé le chiffre de dix millions de piastres, c'est qu'il a certainement raison.

---Deux deux semaines au plus tard, il faut que tu apportes toi-même cette somme au palais du Bardo ! Grouille-toi, grand cadî du caïdat de Monastir et qu'Allah t'aide encore dans ton divan !

Je perdis la parole, je perdis l'usage de mes jambes, je perdis le sommeil. Mon fils aîné se chargea de la vente de tous mes biens. Je retournai ainsi au taudis de mon

enfance, à la lisière du bourg et du cimetière. Il ne valait même pas dix piastres tant il était délabré.

Un jour, je sentis mourir l'orteil droit, puis l'orteil gauche, puis les jambes lune après l'autre ; je sentais ramper la mort à travers tout le corps comme un scorpion lent et tout sûr de lui. Avant de rendre l'âme j'éprouvai des souffrances inouïes.

Me voici errant depuis trois siècles dans l'Isthme sans fin, côtoyant des âmes aussi misérables que la miennes. Ah, si tu pouvais imaginer les affres que nous prouvons dans cet Isthme : oueds secs brûlant, scorpions aussi grands qu'éléphants, nappes de sang et de pus, chardons géants, ronces sèches et noires, eaux nauséabondes et bouillantes...

Toutes les âmes errantes pleurent leurs fautes perpétrées sur terre...Rien ne sert plus de pleurer à présent. Je peine et je souffre sans relâche par monts brûlants et vallées terrifiantes... »

J'étais debout au milieu de l'olivette. Devant moi pleurait le macchabée ; sa voix était plus hachée que jamais, plus traînante et plus fatiguée ; elle finit par s'éteindre.

Le fantôme difforme et effrayant était encore affalé sur le tronc du vieil olivier ; ses orbes étaient rouges ; une

boule de feu étrange crépitait dessus son corps également rouge. Je le vis se soulever enfin promptement dans le ciel également rouge de cette chaude nuit d'été.

Ibidem, le vendredi 31 octobre 1997

LE RÊVE AUTHENTIQUE

J'étais dans une chambre large, basse et claire-obscur ; sa forme était absolument cubique et son sol sablonneux ; à mes côtés se tenaient une vingtaine d'hommes aussi silencieux que solennels. Au milieu de nous tous se dressait le Prophète ; il était grand et respirait une force inouïe.

S'il arrivait à quelqu'un de chuchoter, il baissait tellement la voix qu'on l'entendait à peine ; j'étais bien debout parmi ce groupe d'hommes que je voyais pour la première fois de ma vie. Le Prophète ne bougeait pas ; il portait une ample tunique blanche et un turban immaculé.

Nous l'entourions gravement ; de temps en temps se dessinaient imperceptiblement quelques mouvements timides ; tous les hommes attendaient solennellement je ne savais quoi au juste. Quelqu'un esquissa enfin un pas vers la sortie de la chambre antique ; la chambre était sans porte ; un homme suivit le premier ; lentement alors, toujours silencieusement les autres hommes se mirent en file indienne et se dirigèrent vers la sortie.

Je rejoignis naturellement la file et m'apprêtai à quitter la chambre claire-obscur, large et basse, au sol sablonneux. Avec tendresse, le Prophète me regarda et dans un arabe littéral parfait me dit avec assurance et

pondération : « Quant à toi, assieds-toi avec moi ! »
[Ammâ Anta fajliss Ma'î !]

Oman, Sour, coffee shop Ibn al-Jawi, le vendredi 21 novembre 1997

LES VAGUES EN RUT

THRÈNE EN L'HONNEUR DE PÈRE MABROUK

Ô dormeurs sous la terre, je suis venu pleurer près de vous ; l'astre inviolable est témoin que mes larmes coulent à flots et arrosent les chardons qui rampent sur vos tombes et près de vos tombes.

Ô dormeurs sous la terre, il est parmi vous des parents, des amis et des compagnons de la Voie qui m'avaient tant aimé ; les yeux du firmament ont témoins de l'ardeur de mes pleurs qui arrosent ces ronces et ces herbes folles

Ô dormeurs sous la terre, il est parmi vous des saints que j'avais connus dans mon enfance.

Toi, ô Père Mabrouk, agrée le salut d'un aimant sincère qui ne puit oublier ton immense chapelet à ton cou suspendu ni tes invocations sans fin ni ta bonté à toute épreuve. Ta peau était luisante et noir d'ébène ; tu étais grand et robuste et de toi avaient peur les gosses de mon âge.

Tu sillonnais à toute heure les rues du bourg à la veuve et à l'orphelin et de toi avaient peur les gosses de mon âge et je t'aimais malgré ces polissons cyniques et tortueux.

Tu venais de Touggourt et n'étais point sorcier ; tu venais de Touggourt et ne dévorais point les enfants les enfants sans défense ; tu ne sortais pas d'une caverne

perdue sous les sables mouvants du désert ; tu n'invoquais point le Diable quand tu marmonnais des mots que nous ne comprenions pas.

Mon cœur me murmurait que tu étais le bien-aimé d'Allah et je t'aimais.

Ô Dormeur sous la terre, je suis venu pleurer ce soir sur ta tombe. Père Mabrouk, je sais que tu es dans l'Isthme et que ton âme apaisée et agréée vogue calmement ; je pleure ; les gens louvoient et j'ai peur de quitter la Voie.

Ô Dormeur sous la terre, intercède en ma faveur auprès du Miséricordeur et sache que ce gosse qui te saluait toujours dans les rues du bourg, sache, Père Mabrouk que ce gosse-là a grandi et ne t'a point oublié.

On te traitait de Nègre pouilleux ; on disait que tu étais étranger et qu'il fallait donc te chasser et te bannir ; certains de mes camarades te lançaient même des cailloux ; tu étais robuste et ne disais rien et j'avais honte. Certains de mes camarades posaient sur ton chemin des tessons tranchants et des épines ; tu étais robuste ; tu les voyais faire et tu ne disais rien et j'avais honte.

Ô Père Mabrouk, tu ne disais jamais rien car tu étais éteint dans les Attributs Divins et le Nom Suprême et tu ne t'apercevais de rien. Pour toi ce monde était aussi

éteint que cendre d'armoise arrosée par ondée d'automne.

Te voilà retourné à la terre, mais ton âme agréée volette au-dessus de l'Isthme dans l'attente de l'Immense Récompense. *Ô âme apaisée, satisfaite et agréée retourne donc à ton Maître !*

Ô Dormeur saint sous la terre et Habitant de l'Isthme, accepte le salut d'un serviteur aimant qui brûle de te ressembler.

Ô Saint dormeur apaisé, intercède pour moi afin que le Maître de la Miséricorde m'enracine encore plus profondément dans la Voie de la Droiture et de l'Équité et vous autres dormeurs sous la terre, près de vous je suis venu pleurer et implorer Père Mabrouk d'intercéder pour vous tous, pour vous tous.

Par le Maître que tu avais incessamment adoré, par Sa Sainte Essence, par tous Ses Noms, par le Prophète que tu avais toujours loué, intercède pour tous ces pauvres dormeurs sous la terre ; je sais que tu avais été tendre envers ceux qui te méprisaient.

L'astre lactescent et les astres sanguinolents sont témoins que mes pleurs sourdent de mon cœur et les ronces qu'elles en sont arrosées et les chardons qui rampent sur ces tombes descellées sont témoins que mes pleurs sourdent de mon cœur et ces oléastres

déchiquetés par les vents marins et ces thuyas et ces
herbes folles et la chouette qui volette au-dessus de ce
vieil olivier lui aussi en pleurs.

Ibidem, le 27 novembre 1997

LE PASSAGE FUNESTE DU SORCIER

Le champ était planté de blé et d'orge ; c'était au printemps. J'évoluais délicatement parmi les tiges grasses et serrées ; j'avais peur de les briser ; je n'ai jamais aimé les brisures de vies. Que voulez-vous ? Ce blé et cette orge et toutes les plantes vivent, sentent et meurent comme les animaux ; cependant elles n'émettent pas de sons que nous puissions entendre ou déceler.

J'évoluais donc avec grande délicatesse dans le champ superbe quand j'entendis un faible gémissement venant d'un coin ombragé du champ ; je m'arrêtai comme foudroyé ; je lâchai spontanément une tige d'orge que je m'apprêtais à écarter et restai le pas suspendu ; je retins mon haleine ; je prêtai l'oreille ; je ne m'étais pas trompé.

Un faible gémissement sourdait en effet du coin est du champ ; je ne pouvais courir de peur de briser le blé et l'orge et de commettre ainsi un délit répréhensible ; par ailleurs, je ne pouvais pas traîner le pas non plus, car le gémissement faiblissait, s'espaçait et risquait de s'interrompre à tout instant ; il ressemblait tour à tour à un râle assez long, à un sanglot étouffé et à un pleur mêlé de bruits étranges et mystérieux ; cela m'intrigua outre mesure.

Je regardai dans tous les sens ; à ma droite je vis une olivette distante d'une toise ; par bonheur elle n'était plantée ni de blé ni d'orge ni de fèves ; en la traversant je

pouvais aisément accéder au coin d'où sourdait faiblement le gémissement.

En deux grandes enjambées et après avoir éloigné les tiges de blé et d'orge avec soin, je fus dans l'olivette ; je courus alors vers la source du gémissement. Étendu tout de son long, un bambin gigotait extrêmement lentement ; je m'approchai de lui ; une étoile étrange à branches inégales, une étoile rouge et noire lui couvrait le front ; plusieurs lignes en partaient et rejoignaient les mottes tendres du champ.

En vérité tout le visage du bambin était sillonné de filaments noirs et rouges ; je fus ébranlé par un accès de froid et de fièvre ; je m'approchai encore ; il était comme cloué au sol ; son regard était vaporeux ; il se tourna soudain vers moi et me fixa de son regard atone.

Ce regard m'effraya encore ; je fis encore un pas vers lui ; il me regardait toujours aussi fixement que s'il eût désiré me dire quelque chose. Le gémissement cessa brusquement, mais le regard du bambin continue aujourd'hui encore de me tarauder, car il était lourd de reproches muets.

Comme un détraqué, je courus vers le vieux bourg où j'annonçai la triste nouvelle à tout le monde ; on me dit simplement que le sorcier blanc passa justement ce matin même et que tous les habitants du bourg étaient à la recherche du fils aîné du fellah le plus humble et le plus

pauvre ; on me dit aussi que le fils du tisserand était aussi introuvable que le fils du pêcheur aux filets sans barque ; on me dit qu'on attendait l'arrivée du sage de Kairouan...

Ibidem, le 27 novembre 1997

AU WAQ-WAQ

Le roi du Waq-Waq était entouré de ses concubines ; non, il n'avait pas d'épouses légitimes ; il préférait vivre comme il l'entendait.

Ce soir-là, il faisait assez frais et toutes les tribus voisines du palais royal étaient arrivées par vagues successives à la vaste place en terre battue où l'on avait dressé la tente splendide du roi.

Elle était tout entière faite de peau de lion, de tigre et de panthère ; tous les lambeaux en étaient cousus de fils d'or acquis en Chine par des négociants de Bassora. Les membrures de la tente étaient en bois d'ébène gravés par les meilleurs artisans de Cordoue ; les tapis étaient persans.

Le roi du Waq-Waq était l'homme le plus riche d'Afrique, or cette histoire se passait voilà plus de mille ans quand Cordoue était la capitale de l'Andalousie omeyyade.

On affirmait que des entrailles de la terre d'Afrique on extrayait des montagnes d'or et d'argent que vendait le roi à des négociants arabes qui les vendaient à leur tour aux doges de Venise et de Gênes.

Bref, le roi du Waq-Waq amassait des fortunes qui eussent rendu jaloux Crésus lui-même. Inutile de dire que les vizirs du roi étaient aussi très opulents.

En vérité le roi et ses vizirs pensaient plus à leurs dinars en or qu'à leurs sujets aux ventres brûlants de faim et aux gosiers de maladies. Non, les habitants du Waq-Waq n'avaient pas toujours de quoi manger, si ce n'étaient quelques racines d'herbes tendres et aigrettes ou quelques fruits amers tombés des arbres géants quand ils arrivaient à maturation.

Les chefs des tribus recevaient beaucoup de dons de leur roi ; une fois par an, ils quittaient leur territoire tribal, montaient dans une pimpante caravelle que commandait toujours un Arabe de Bassora et allaient déposer leurs lingots d'or dans leurs châteaux de Grenade, de Séville ou de Cordoue ; ils y restaient juste huit jours et nul ne les aurait reconnus, puisqu'ils troquaient leurs pagnes traditionnels contre des brocarts ; dans ces villes d'Andalousie ils buvaient les meilleurs crus, mangeaient les mets les plus succulents et dans leurs châteaux invitaient des harems entiers.

Une fois bien repus, les chefs de tribus rentraient au Waq-Waq après s'être préalablement dépouillés de leurs brocarts, de leurs babouches, de leurs caftans et de leurs bracelets d'or.

Sans vergogne, ils racontaient à leurs contribuables qu'ils étaient allés aux hauts lieux saints de l'islam ; ils s'arrangeaient toujours en effet pour que leur voyage coïncidât avec le pèlerinage ; nul pourtant ne les avait jamais vus ni à la Mecque ni à Arafat ni à Mozdalifah...

Un beau jour, un jeune Noir de la tribu Zoulof décida d'en savoir plus sur ces voyages réguliers qu'il jugeait par trop énigmatiques. Il faut dire que l'adolescent Zoulof était aussi intelligent que téméraire.

Par une sombre nuit d'hiver où faisait rage le vent, où tombait la pluie à verse, il grimpa sur l'échelle de la caravelle et parvint au pont en trois bonds prestes et adroits ; il descendit promptement dans la cale où il se recroquevilla entre deux gros sacs de charbon ; il prit soin de se cacher le chef avec un sac en toile de jute.

À portée de sa main trônaient d'impressionnants régimes de dattes et de bananes ; c'était ainsi qu'il découvrit le pot aux roses. « Pour un pèlerinage, c'en est un ; curieux pèlerinage », s'était-il dit tout haut.

Il décida donc de rentrer par ses propres moyens ; il craignait à juste titre de se laisser attraper et de passer bêtement de vie à trépas car les chefs des tribus waq-waques ne l'eussent certainement laissé en vie. Il fallait travailler et il travailla ; c'était dans une ferme d'un riche Sévillan ; il labourait les champs, émondait arbres fruitiers et fleurs épineuses...

Il gagna ainsi honorablement sa vie et s'offrit une place à bord d'une caravelle baptisée justement « les Vents Alizés » dont le commandant était un Berbère d'Ifrîqiya.

Quand il raconta à ses camarades les diverses étapes de son périple clandestin et périlleux, quand il jura que tous les chefs mentaient effrontément, quand il leur révéla ce qu'ils faisaient exactement en Andalousie, tous les Zoulofs explosèrent alors de colère et de rage.

Cette histoire se répandit dans toutes les tribus du Waq-Waq ; elle se répandit si vite que les chefs en tremblèrent ; partout en effet les jeunes gens, les jeunes filles et même les gosses, les femmes et les vieillards, tous tendaient les bras et claironnaient qu'ils assailliraient les tentes des chefs, investiraient le palais du roi et occiraient la monarchie.

D'un autre côté, épouses et concubines des chefs incriminés se rallièrent à la colère populaire ; il n'en fallait pas plus pour la reddition des faux-pèlerins : ils confirmèrent donc les dires du jeune Zoulof. Une armée de fortune fut mise sur pied dans un tohu-bohu du diable.

En guise d'armes on saisit des pieux, des fourches, des faucilles, des attisoirs, des couteaux, des pioches... et l'armée s'ébranla vers la tente du roi qui était entouré de ses concubines et de ses mignons célébrant l'anniversaire d'or de son investiture.

Alors qu'avec concupiscence il regardait une danse lascive exécutée par une Hindoue de dix-huit ans, alors qu'il se laissait voluptueusement bercer par l'idée de l'inviter dans son palais et de la prendre évidemment pour concubine d'un soir, alors qu'il baignait dans une de ses extases anticipées, son grand vizir vint lui chuchoter que des clameurs s'approchaient de la vaste esplanade royale.

---Hé ! Quoi ? répliqua le roi.

---Que votre Altesse daigne écouter ces clameurs !

---En effet, en effet, mais qu'est-ce que cela veut dire ?

---Votre Altesse, ces hurleurs blasphèment vos aïeux, insultent votre trône, maudissent votre sceptre et vos vizirs.

---Grand vizir de par ma volonté, que doit-on faire donc ?

---Que votre Altesse lance sa garde royale contre ces criminels et les exécute pour crime de lèse-Majesté !

---Appelle-moi vite le chef de ma garde royale !

La garde royale alla au-devant des hordes waq-waqines, mais ne put endiguer ce fougueux raz-de-marée ; elle fut exterminée au contraire. De tous les côtés fut entourée l'esplanade de l'armée populaire commandée par le Muqsit, ce jeune Zoulof porté en triomphe.

La danse du ventre cessa, l'orchestre du roi cessa tant les clameurs couvraient les langoureuses mélodies. Le peuple Zoulof n'était plus qu'à quelques toises du roi

stupéfait ; il n'avait jamais pensé qu'on pût lever l'étendard de la rébellion au Waq-Waq ; il avait constamment méprisé son peuple au point que celui-ci fut réduit à vivre presque en esclavage.

Roi du Waq-Waq, tu n'es plus roi par la volonté du peuple, tonna Muqsit porté sur le pavois ; descends vite de ce trône et viens par toi-même avec tes vizirs ; nous détenons tous les chefs de tribus qui nous ont avoué toutes tes manigances et tous tes crimes ; descends vite du trône, roi criminel ! Nous allons te juger avec tes vizirs corrompus et ces félons enchaînés.

Le roi regarda à droite, le roi regarda à gauche ; rien ; pas de garde royale ; deux misérables soldats imperturbables, appuyés sur leur lance, se tenaient à quelques emfans de son trône.

Depuis belle lurette, l'orchestre royal cessa de jouer la « Danse Royale » sans l'autorisation du roi et cela ne s'était jamais vu. C'était donc un véritable sacrilège. La ravissante Hindoue cessa aussi sa danse langoureuse. Le roi ne comprenait pas ce qui se passait au juste.

Voici cinquante ans qu'il était investi de ses pouvoirs régaliens et jamais des choses pareilles ne s'étaient produites et nul ne revendiqua quoi que ce fût ni ne s'adressa à lui en termes aussi menaçants et aussi terribles ; d'habitude, c'était lui qui proférait des menaces...

Toujours est-il qu'il se rendit avec ses hommes ; on les jugea tous, ils furent tous pendus.

Muqsit monta sur le trône du Waq-Waq ; les habitants ne tardèrent pas d'affirmer qu'il finit par ressembler lui aussi à son prédécesseur cupide, despote, et concupiscent...

Ibidem, le 28 novembre 1997

REGRETS POSTHUMES D'UNE ÂME ERRANTE

Je fermai les yeux ; un homme de noir vêtu se tenait devant moi, les mains sur les hanches. Il était grand et maigre et sortait de l'ordinaire ; ses moustaches étaient sanguinolentes ; de sa bouche dégoulinait une humeur visqueuse ; ses cheveux étaient ardents ; de ses yeux giclait un liquide ocre rouge... Toute sa personne sentait le sang chaud et fumant.

Je fus effrayé par cette apparition ; j'avais pourtant les yeux bien clos ; je les rouvris. L'homme de noir vêtu était toujours devant moi et me dardait d'un regard horrible ; de nouveau je refermai les yeux ; il était aussi présent que si j'eusse laissé les yeux ouverts. Je ne savais plus quoi faire. Je tremblais, je transpirais, j'avais terriblement peur ; que pouvais-je faire ?

Alors que je baignais dans une épaisse nappe de terreur, j'entendis une voix proche de moi, si proche que je crus un moment qu'elle sourdait de dessous mes pieds ; enfiévré, je prêtai l'oreille : « N'aie pas peur de cet homme, homme sage et pondéré ! Il est venu de loin pour te raconter son histoire ; écoute-le donc avec attention ! »

Je rouvris alors les yeux. L'homme de noir vêtu se tenait imperturbablement devant moi sans mot dire ; on eût dit qu'il fût de bronze ; je voyais bien pourtant qu'il respirait, que sa poitrine se comprimait avec effort et se

soulevait avec non moins d'effort, que ses paupières se fermaient et s'ouvraient à un rythme régulier et accéléré.

Au bout de quelques minutes qui me parurent éternelles, il parla enfin d'une voix distincte au timbre cristallin : « Sache, dit-il, que je suis né au Waq-Waq. Le roi de ce pays lointain et malheureux était inique. Je travaillais dans les cuisines de son palais ; ma femme était la confidente de sa dernière concubine ; ma femme était exquise et j'en avais peur. Elle était aussi noire que moi, puisque nous étions tous les deux natifs de la tribu Foluz ; or dès notre plus tendre enfance, dans notre tribu on nous apprenait à vivre dans la plus stricte fidélité ; j'avais donc peur pour ma femme, car était volage le souverain du Waq-Waq et ma femme ravissante.

Un jour, le cuisinier en chef du palais m'envoya chercher des chrysanthèmes dans les jardins du palais. Je vis (ô Seigneur ! Ce spectacle, rien que ce spectacle me fait encore aussi mal qu'aux premiers instants), je vis mon épouse couchée avec le roi lubrique et frivole à l'ombre d'un immense baobab ; j'en tremble encore...

Ma femme était couchée sur l'herbe tendre dessous le baobab et le maudit souverain lui caressait les seins et les seins de ma femme étaient nus et ma femme s'extasiait à ce jeu interdit par les Foluz.

J'essayai de détourner les yeux afin de ne plus rien voir, mais une force inconnue me tint le regard fixé sur le

couple dévergondé. Le souverain ne se souciait point de cacher ses amours volages ; il était le roi tout-puissant du Waq-Waq et ce titre li conférait tous les droits ; qui pouvait ou même osait lui reprocher quoi que ce fût ? Tout le Waq-Waq lui appartenait, les animaux aussi bien que les hommes, pensait-il.

J'essayai de détourner les yeux encore une autre fois afin d'éviter cette scène plus que pénible, mais la même force inconnue me tint le regard fixé sur le couple lascif et libertin. Non, je ne pus jamais oublier les soupirs d'extase de mon épouse, elle qui m'avait juré fidélité éternelle devant les dieux de la tribu et les mânes des aïeux.

À la façon dont elle minaudait, je compris vite que ce ne devait point être la première fois qu'elle se trouvait dans les bras concupiscents du souverain frivole ; je compris donc qu'elle me trompait depuis bien longtemps ; subitement, je me mis alors à penser à ce grand luxe dans lequel nous vivions et cela me rendit encore plus malheureux.

Notre maison était construite en pierres, tandis que les autres domestiques vivaient dans des huttes en pisé. Nos nattes étaient en bambou de Chine, nos commodes en bois d'ébène. Nous avons même une penderie dans laquelle accrochait mon épouse avec soin ses pagnes amples, aux couleurs vives, acquis à Saragosse. Ma femme de chanter toujours les louanges de la dernière

concubine du roi : « Comme elle est généreuse, aimait-elle à répéter devant moi » et je la croyais naïvement. »

Ce jour-là, je finis par comprendre le secret de ces pagnes toujours renouvelés ; je compris pourquoi ma femme était toujours gaie et toujours chantante.

J'essayai pour la troisième fois de détourner les yeux afin d'éviter ce spectacle insupportable, mais la même force étrange et inconnue me fit tenir le regard fixé sur les amours libertines de ce couple maudit et damné. Mon cœur battait à se rompre, mon front transpirait, mes mains tremblaient et mes jambes flageolaient ; je n'en pouvais vraiment plus ; sans que je m'en rende compte je poussai alors un long cri de douleur et de détresse...

Deux gardes, deux gardes des jardins du palais coururent vers moi et me ligotèrent ; alors qu'ils m'emmenaient loin du baobab témoin lui aussi de ces amours interdites, j'entendis le méchant souverain leur ordonner de me pendre sans autre forme de procès.

Encore une autre fois, j'essayai de détourner les yeux afin de savoir pourquoi il ordonnait ma pendaison, mais la même force inconnue me fit tenir le regard fixé au sol devant moi. Les deux gardes me conduisaient sans le moindre ménagement. Je savais que leurs femmes étaient employées dans l'office du palais que dirigeait mon épouse ; je savais aussi qu'elles étaient plus belles et plus désirables que ma femme, qu'elles étaient plus

jeunes et je pensais que ces deux gardes étaient au moins aussi misérables que moi.

Je savais qu'ils le savaient, puisqu'il s'agissait des deux seuls gardes attitrés des jardins de son Altesse ; ils avaient certainement plusieurs fois l'occasion d'assister à des scènes similaires à leurs dépens ; je savais qu'ils étaient nés aussi dans la tribu Leupa où étaient licites les tromperies conjugales...

Alors qu'ils m'emmenaient à la potence manu militari, je pensais à mes trois enfants et brusquement une idée diabolique me traversa l'esprit et y logea par la suite. Homme sage et pondéré, à cette heure où je te parle, à cette heure où je ne suis plus de votre monde, cette idée me harcèle et me lacère : mes enfants n'étaient pas mes enfants.

Ils ressemblaient au souverain ; ils étaient mûs par la même arrogance, le même mépris des hommes et le même orgueil ; ils avaient la même démarche, la même forme des yeux, la même bouche charnue, le même regard perçant et la même couleur des yeux.

Ah ! Il fallait que par hasard je découvre l'infidélité de mon épouse pour me rendre compte de mon malheur profond ; non, je n'étais pas le père de mes enfants ; y a-t-il malheur plus grand dans votre monde, homme sage et pondéré ?

La pendaison ne me fit point peur ; je montai sur la plate-forme ; sur la place publique se pressait une foule impressionnante ; il faisait encore chaud malgré la tombée de la nuit ; le firmament m'envoyait déjà ses pleurs.

Au moment où le bourreau s'apprêta à me bander les yeux, je lui dis que ce n'était point la peine et que je saurais supporter mon supplice avec dignité. Il insista pour me bander les yeux ; j'insistai pour assister à mon supplice ; il insista encore ; je criai très fort de mon côté et m'adressant à la foule je dis : ô bonnes gens sachez que l'on me pend pour avoir commis le crime de découvrir malgré moi la débauche de ma femme avec votre souverain tout-puissant qui passe son temps à forniquer...

Excédé, le bourreau se saisit d'une hache justement posée à côté de la potence et me fracassa la tête. J'entendis une clameur effrayante ; je m'effondrai sur la terre battue ; mon crâne était certes fendu et mon cerveau en bouillie, je voyais néanmoins se former clairement néanmoins une flaque de mon sang et je me voyais gigoter dedans.

Au premier coup de hache, j'éprouvai une douleur indicible, une souffrance inouïe, puis une quiétude ineffable. Peu de temps après on parla dans l'Isthme de l'arrivée du roi du Waq-Waq ; toutes les âmes racontent que ce roi rendit l'âme de la façon la plus atroce.

Son âme erre et gémit ; elle subit déjà des affres horribles au point que les autres âmes damnées en viennent à la consoler quelque peu...Quant à la mienne, elle erre aussi dans ce monde médian dans l'Attente Suprême. Je ne suis pas si malheureux que tu peux le croire, homme sage et pondéré.

Ma femme n'a pas tardé à rejoindre l'Isthme ; son âme erre dans des vaux de feux et sur des monts ardents ; elle erre dans des oueds de flammes et des mers de sang purulent. Quand il m'arrive de la voir de loin, j'essaye toujours de l'éviter ; elle est très malheureuse. Nous errons tous dans l'Attente Suprême.

Comprends-tu maintenant pourquoi mes moustaches sont sanguinolentes ? Saisis-tu maintenant pourquoi mes cheveux sont ardents ? Oui, le bourreau m'avait laissé trois jours dans mon sang putride jusqu'à ce que les mouches tsé-tsé aient commencé à pulluler sur mon corps inerte et enflé ; c'était alors seulement que le méchant souverain du Waq-Waq ordonna de me jeter dans une fosse creusée à la hâte... »

L'homme grand et maigre et de noir vêtu se tut soudain et me regarda fixement longuement de ses yeux incandescents ; j'en tremblai.

Ne tremble pas, me dit-il ; tu es sage et pondéré et les âmes de tes pareils se rencontrent chaque jour dans l'Isthme où elles se promènent bienheureuses dans l'Attente Suprême. Nous ignorons comment elles font pour se promener constamment dans de vastes prairies vertes, grasses et fleuries ni comment elles font pour nager dans des eaux fraîches, douces et claires. Je crois que des anges les y poussent sans que nul ne s'en aperçoive, alors que nous autres sommes condamnés à l'errance dans des lieux effrayants et torrides.

Quand nous avons soif, nous ne pouvons boire que du pus ou du sang nauséabond accumulés en flaques sur nos chemins tortueux. Homme sage et pondéré, les âmes comme la tienne boivent au contraire du nectar vierge et mangent des fruits que nul regard n'a jamais vus...Ah, si je savais ! Ah, si je savais !...

Je pris alors mon courage à deux mains et lui demandai dans un élan de curiosité exacerbée : « Que veux-tu dire exactement ? »

---Dans notre tribu il était un homme sage et pondéré comme toi ; il nous parlait toujours de la Vérité, de la Voie notamment et de lui nous nous moquions ; je me rends compte à présent mais trop tard qu'il parlait vrai, qu'il était dans la Voie et que nous étions dévoyés et voilà que nous récoltons déjà les fruits dégoûtants, amers et brûlants de notre vanité. Homme sage et pondéré, pardonne à une âme errant dans l'Isthme, à une âme rongée de remords posthumes et vains...

Je regardai devant moi avec effroi, tremblement et curiosité. L'homme ensanglanté disparut aussi promptement qu'il était apparu. Je restai interdit ; je ne savais au juste si je venais de rêver ou si cette apparition était réelle ; toujours est-il que je me retrouvai seul, adossé à un olivier millénaire de la Harqoussiya, une des olivettes de mes aïeux.

Je restai bien longtemps à revoir les scènes de cette apparition aussi curieuse qu'étrange. Je me demande encore, dix ans après, si ce que j'avais vu était le fruit de mon imagination débridée ou bien une réelle apparition...

Sour, coffee shop Abu Hilal, le jeudi 4 décembre 1997

LES CROCS DE L'ERG

LE CAUCHEMAR ULTIME DU CHAMELIER

Le chamelier avait diablement faim et soif ; depuis sept jours il errait dans l'Erg mouvant et vorace ; son regard était brumeux, son visage piqueté de sable brûlant et sa chamelle de race targuie blatérait, blatérait et ne cessait de blatérer.

Sur lui le soleil jetait de véritables dards de feu et sa tête bouillait ; son turban défait ne le protégeait guère des griffes du Sahara en rut, puisqu'il était lacéré par les rafales rageuses du sable en danse.

Le chamelier avançait pourtant cahin-caha sur l'Erg mouvant et vorace. Pour la première fois de sa vie de grand nomade du désert, il éprouvait une angoisse indicible devant cet Erg qui avait froidement englouti des caravanes entières.

Par bonheur, il avait toujours su échapper à ses traquenards inattendus, mais ce soir-là, le chamelier regardait vers les astres et les implorait humblement de lui venir en aide ; ce soir-là, il joignit les mains, les levait vers le ciel et implorait piteusement la Grande-Ourse.

La nuit tomba enfin ; les étoiles dansaient à la queue leu leu. Le chamelier avançait pesamment ; en vérité, sa vue était obstruée de sable, de faim, de soif et de fatigue. Il était dérouté et ne savait plus où se diriger. On affirmait pourtant que nul ne pouvait avec lui rivaliser dans l'art de

s'orienter dans le Grand Sahara ; ne fut-il pas le seul survivant d'une caravane de treize chameliers targuis ? C'est pour cela d'ailleurs qu'il fut surnommé le Roi de l'Erg.

Ce soir-là, il était néanmoins plus malheureux qu'une orpheline à la table de méchantes gens. Les étoiles dansantes lui chantaient qu'elles ne pouvaient point le secourir et qu'il était très éloigné d'elles. La Grande-Course lui murmurait qu'elle était enceinte et qu'elle ne pouvait rien pour lui. La nuit lui sifflait qu'elle était trop épaisse pour lui venir en aide...

Le chamelier avançait à pas lourds et trébuchants ; on aurait dit qu'il fût incapable d'avancer, tant sa marche était lente et incertaine. À chaque pas il levait les yeux vers les astres et les étoiles dans l'ardent espoir d'être sauvé des dents cannibales de l'Erg mouvant et sournois.

Cette nuit-là l'étranglait une peur tyrannique et lui comprimait la poitrine. Son outre en peau de bouc était vide ; il la regardait de temps à autre avec tendresse et peine immense ; il ne pouvait en tirer la moindre goutte d'eau ; toute l'eau saumâtre qu'elle contenait était en effet goulument bue et jusqu'à la moindre datte avidement mangée.

Devait-il encore marcher ? En fait, il tournait en rond. Les astres dansaient de plus belle ; le vent de sable lui

frappait le visage avec plus de rage et la nuit s'épaississait...

Il s'arrêta enfin et s'affala sous sa monture ; sa chamelle finit par s'allonger. N'en pouvant plus, le Roi de l'Erg s'appuya sur le flanc gauche de sa chamelle qui blatéra encore et se tut ; peut-être l'odeur de son maître la rassurait-elle quelque peu.

Le chamelier tomba dans un sommeil profond et tourmenté. Il se vit à Samarkand ; il n'avait pourtant jamais été au-delà de son désert d'Afrique ; il avait certes entendu parler de Samarkand, mais il ne l'avait jamais visité.

Les rues étaient étroites et tortueuses à Samarkand et les échoppes achalandées ; une foule nombreuse s'y pressait dans des habits bariolés aux couleurs vives et étranges. Un immense abreuvoir à l'eau abondante et limpide et personne ne s'y désaltérait ; le chamelier se pencha alors sur le bord le plus bas et y puisa à pleines gorgées jusqu'à ce que son ventre faillît en éclater ; en face de l'immense abreuvoir, un superbe étalage des fruits les plus juteux et les plus exquis ; il courut et en mangea comme un diable.

Les passants le regardaient faire et nul n'osa lui adresser la moindre remarque, même pas le marchand fruitier ; au contraire, il entendait s'exclamer en soupirant certaines personnes âgées : « Le pauvre chamelier n'a

vraisemblablement pas mangé depuis des jours, si ce n'est des semaines ; regardez donc ses vêtements déchirés par les rafales du simoun ! »

Les réflexions généreuses le réconfortaient et lui d'avaloir encore plus de fruits, encore plus de fruits et plus goulument...Il avisa brusquement un magasin de vêtements ; il s'y engouffra et troqua ses vêtements élimés par les vents cyniques contre un costume fringant ; là aussi certaines personnes âgées dirent en soupirant : « Ah, le pauvre chamelier est presque nu ; par Dieu ! Laissez-le se vêtir décentement ! » Ces réflexions généreuses le réconfortaient et de choisir alors les pantalons les plus branchés et les chemises les plus élégantes...

La nuit tomba à Samarkand ; les rues si animées se désemplirent brusquement et le chamelier se retrouva bientôt seul au milieu d'une place immense où venait de gronder un feu terrible ; le feu dévora ce qui était au-delà de la place.

Le chamelier reculait à mesure qu'avancait le feu. À leur tour, les rues furent avalées par le feu inextinguible, ces mêmes rues où de jour se pressait dense la foule bariolée et fébrile. Le chamelier reculait sans cesse, puis tout Samarkand fut dévoré par le feu rampant et vorace. Le chamelier reculait toujours.

Le feu gagna enfin les faubourgs de Samarkand ; les faubourgs furent aussi dévorés.

Samarkand et ses faubourgs étaient noirs et fumants. Le feu terrible rampa alors du côté des grandes forêts. Toujours seul, le chamelier assistait aux ravages terrifiants et continus. Debout sur des cendres à moitié éteintes et fumeuses, tremblant et stupéfait, il regardait l'immense désastre sans mot dire.

Tous les habitants de Samarkand étaient brûlés et les faubourgs et les grandes forêts lointaines. Ce qui étonna le plus le chamelier, c'est que le feu ascendit au ciel et s'attaqua aux étoiles dansantes et à la Grande-Ourse qui se croyait très éloignée. Le feu ravageur avalait tout ce qu'il approchait.

Debout, toujours stupéfait et tremblant, le chamelier regardait les ravages lointains et non moins terrifiants. De loin, venant d'un horizon noir et embrasé, galopait sa chamelle fidèle qui le suivit dans tous ses voyages transsahariens ; on aurait dit qu'elle fût soulevée par des ailes mystérieuses, tant ses galops étaient prompts. Elle s'arrêta enfin près de son maître.

Elle était rouge ; ses poils étaient transmués en épines ardentes ; sa bosse énorme ressemblait plutôt à un aloès de Barbarie ; la chamelle était devenue étrangement méconnaissable ; dans ses grands yeux pétillaient les mêmes étincelles du feu qui avait dévoré Samarkand, ses

faubourgs et les grandes forêts alentour et de ces étincelles fulgura un jet de feu qui dévora le chamelier lui-même.

Une semaine plus tard, une caravane de négociants targuis passa à la lisière de l'Erg Oriental ; elle y trouva une charogne de chamelle à moitié enfouie sous le sable et un cadavre recroquevillé à une toise de la charogne.

Sour, coffee shop ibn al-Jawi, le jeudi 11 décembre 1997

L'HISTOIRE ÉTRANGE DU CHEVRIER

Le chevrier du cadî aimait l'Étoile du Berger ; à chaque aurore il se levait et conduisait son petit troupeau de chèvres, de boucs et de chevreaux vers la vieille oliveraie du bourg. Il grimpait sur la butte Sidi-Messaoud et se mettait à admirer son Étoile, oubliant ses ouailles il restait ainsi jusqu' ce qu'elle disparût ; c'est alors seulement qu'il s'occupait sérieusement de son troupeau ; il rentrait assez td le soir au bercail du sérail du cadî.

Le lendemain il se levait à l'aurore et allait admirer son Étoile.

Un jour, alors qu'il faisait froid et que son Étoile tarda à se lever comme à l'accoutumée, il sombra dans une profonde mélancolie et délaissa son troupeau au point qu'une chèvre jeune et pudibonde fut éventrée par un bouc en rut et son sang coula si abondamment qu'elle en mourut.

Aussi sadique que radin, le cadî condamna son chevrier à un an de prison pour non-assistance à chèvre en danger de mort.

Le chevrier implora son maître et promit de le rembourser en gardant son troupeau un an encore sans toucher la moindre drachme ; ainsi le cadî pourrait-il s'acheter six chèvres et serait-il largement dédommagé.

Le cadî tout-puissant accepta l'offre de son chevrier et réduisit la peine à six mois de prison.

Le chevrier pleura à chaudes larmes et abondamment devant cette iniquité criante ; il alla cependant en prison et là il pleura encore et encore. Un jour il se leva avant l'aurore ; il regarda le ciel comme à l'accoutumée ; l'Étoile du Berger lui cligna alors des yeux ; il ne fit d'abord aucune attention ; elle cligna encore des yeux ; il crut y voir un signe, puis il pensa subitement à son Étoile de la butte Sidi-Messaoud ; il la regarda fixement et son regard devint plus aiguisé que celui d'un lynx.

L'Étoile clignota pour la troisième fois et son clignotement traînant était lourd de sens. Le cœur du chevrier tressauta ; le chevrier comprit enfin qu'elle lui parlait clairement : « Monte vers moi ! » entendit-il timidement. Comment pouvait-il ascendre vers son Étoile ? Il est vrai que tous les prisonniers dormaient plus ou moins lourdement ainsi que les geôliers au cœur de roc ; mais comment, comment y ascendre ?

Il n'avait pas plus tôt terminé ses interrogations qu'un long filament bleu roi se déroula depuis son Étoile et chut à ses pieds ; il n'en crut pas ses yeux ; quoi qu'il en fût, il saisit le bout du long filament bleu roi et ne tarda pas à sentir que celui-ci s'enroulait autour d'une espèce de roue huilée.

À peine avait-il quitté l'espace de la prison qu'un vieux geôlier le vit tout à fait fortuitement.

Il hurla en vain à son adresse ; le long filament bleu roi continuait imperturbablement son enroulement régulier autant que lent ; le geôlier ameuta alors tous ses confrères ; bientôt tous les prisonniers se levèrent et assistèrent à la même scène miraculeuse.

Nul ne voyait le long filament bleu roi s'enrouler méthodiquement ; tous surpris et interdits assistaient cependant à l'ascension extraordinaire du chevrier dans le ciel auroral. Des ah ininterrompus étaient poussés par des centaines de gosiers virils et gutturaux.

Le directeur en chef lui-même fut alerté ; lui aussi assista à l'ascension étrange du chevrier... Il consigna dans son écrou ce jour-là : « Condamné à six mois de prison ferme pour non-assistance à chèvre en danger de mort, le chevrier du cadî du bourg est décédé des suites de plusieurs piqûres de scorpion rouge de Thala aujourd'hui 11 décembre 1935 dans la chambre de la prison civile de Monastir ; il est à noter que le condamné n'ayant purgé qu'une semaine d'incarcération et suite à ses piqûres fatidiques, il a été inhumé au cimetière de la prison sus-indiquée par le service funèbre de la mairie de la ville. »

Signature : illisible.

Cachet de la prison civile de Monastir, le 11 décembre 1935 à 8 heures du matin.

Ibidem, le 11 décembre 1997

THRÈNE EN L'HONNEUR DU CHANTEUR

La lumière ne t'éclaire plus, ô toi qui nous as constamment aidés à supporter nos malheurs. Je sais que tu dors au fond de ta fosse profonde, creusée à l'ombre d'un figuier et tu ne t'en aperçois pas. Tu es parti d'ici sans prévenir personne.

J'étais parti là-bas pour le Pays du Froid où j'apprenais à chanter comme les rossignols de nos oliveraies, mais mes chants ne ressemblent point aux chants des rossignols ni à ceux des chardonnerets.

Au Pays du Froid je n'avais rien appris et mes chants écorchent les oreilles. Tu étais notre rossignol et nos maîtres te priaient de nous chanter les chansons tristes que composaient ta grand'mère.

Plus tard j'étais parti pour le lycée alors que tu étais resté au vieux bourg à chanter pour faire vivre ta mère et tes frères orphelins. Tu chantais les chants pieux de ta grand'mère que tu nous avais chantés à l'école.

Au lycée avait succédé le Pays du Froid où j'étais allé affûter mon gosier dans l'espoir de te ressembler. Seigneur, quand je rentrais au bourg aux vacances d'été, tu étais toujours plus radieux et tes chants étaient plus beaux et je rougissais de honte.

Tu n'avais jamais quitté le bourg ; tu avais un gosier de pétales de roses qui exhalait les chants les plus suaves et je rougissais de honte, moi qui étais parti pour le Pays du Froid afin de m'affûter la voix.

Un jour d'été tu n'étais plus au bourg ; je pensais que tu t'en étais absenté pour quelques jours ; on me dit gravement que tu étais parti. Parti pour où ? demandai-je. Pour la Rive Ultime, me répondit-on. Mon pleur se mit alors à couler sans s'arrêter.

Il était parti sans avoir prévenu ses amis, me dit-on et voici qu'il gît maintenant dans une tombe humide, creusée à l'ombre d'un figuier tendre et orphelin.

Je courus vers le figuier qui se penche toujours sur ta demeure d'où tu ne sortiras plus jamais. Le figuier était endeuillé ; il perdit ses feuilles et ses figues et son ombre ne me sera jamais fraîche ni reposante. Le sol me moque et tu es là à dix emfans sous la terre.

Il me souvient d'une de tes chansons que tu nous chantais quand nous avions dix ans à peine. Tu chantais un beau jeune homme qui s'était miré dans l'eau vive d'un oued et qui s'était vu beau ; il s'en alla alors heureux dans la vaste prairie fleurie du bourg où il rencontra la fille du cadi qui ne le regarda même pas ; il s'en plaignit à la marguerite et la marguerite lui demanda de l'épouser. Quand il l'eut épousée, il se transforma en jujubier ; voilà pourquoi le jujubier de Sidi-Messaoud est splendide et

mélancolique ; voilà pourquoi le chant du vent en effleurant les épines et les jujubes attriste les bergers dont les béliers rentrent graves et ne bêlent plus...

Tu chantais mieux que le rossignol du caroubier altier et mieux que le chardonneret du cactier méchant. Ta voix était plus exquise que celle du vent qui effleure les figuiers de la butte Sidi-Messaoud.

Voici que tu gis à dix emfans sous la terre noire et véreuse. Qui nous chantera donc tes chansons pieuses ? Qui fortifiera nos cœurs et fleurira nos horizons étriqués ? « Ci-gît le Chanteur béni des générations ; que le Seigneur agrée son âme et l'enveloppe de Sa Grande Miséricorde ! »

Mon pleur coule à flots et je sais que ton âme gaie qui avait su nous prodiguer des moments de bonheur éphémère flotte dans les limbes à l'heure où je te pleure ; je sais qu'elle sera récompensée pour ses chants d'amour et de piété.

Ô Chanteur béni des générations, dors en paix dans l'attente d'être l'hôte du Tout-Puissant. Je n'irai plus au Pays du Froid ; qu'irai-je y faire ? Je sais que nul ne pourra être gratifié d'une voix aussi belle que la tienne. Tu chantais les chansons les plus suaves du bourg, chantées d'âge en âge et ce soir mon cœur est froid et lourd.

J'ai décidé de chanter ce que tu chantaient ; au Pays du Froid on m'a appris certes à tourmenter mon luth et ma guitare. Dors en paix ! C'est mon vieux luth ou ma guitare qui reprendra tes chansons : ma voix écorche les oreilles et j'ai honte de prendre ta place et mes instruments sont fatigués.

Chanteur béni des générations, chanteur à la voix divine, dors en paix ! Nul ne te remplacera jamais au bourg et nul ne te remplacera jamais ailleurs.

Ibidem, coffee shop Abu Hilal, le jeudi 11 décembre 1997

ENTRE LA MECQUE ET AXUM

Le Prophète leur conseilla d'émigrer en Abyssinie ; c'est un pays béni, leur affirma-t-il ; il règne un roi juste et droit et vous y serez en paix ; les Mecquois iniques ne pourront vous y poursuivre ni vous torturer.

Le petit groupe d'adeptes décida d'aller en Abyssinie ; or ce pays était à mille lieues de la Mecque et ils étaient loin d'être riches ; ils étaient justement les victimes préférées des négociants mecquois, parce que leurs goussets sonnaient creux et que la plupart d'entre eux étaient apatrides.

Ils partirent par une nuit d'été au moment où les étoiles exécutaient des danses de mantes au milieu du firmament rouge et larmoyant.

Debout, à la lisière de la Mecque, au seuil de l'immense désert de la Péninsule les bénissait le Prophète ; à côté de lui se tenait humblement son meilleur ami Abu Quhafa ; il tendait lui aussi la main fébrile à ces compagnons des premières heures que nul ne pouvait défendre ni soustraire à la haine inextinguible des Mecquois orgueilleux et intraitables.

Le Prophète pleurait doucement et son ami ne put retenir ses larmes ; seuls quelques-uns les virent car ils pleuraient doucement eux aussi, non qu'ils eussent peur de mourir là-bas ou qu'ils fussent effrayés du Grand

Désert, mais ils sentaient dans leurs chairs frémissantes et leurs âmes dépouillées que ce départ sonnait déjà une espèce de mort avant la mort, la mort de l'enfance, la mort du clan, la mort des amis même s'ils ne partagent pas toujours vos convictions.

Les pleurs du Prophète devinrent si brûlants, si abondants que tous ses adeptes en vinrent à pleurer sans s'en cacher.

Le petit groupe partit enfin. Certaines étoiles exécutaient des danses franchement lugubres et le firmament était plus rouge et plus larmoyant encore. Les aristocrates mecquois étaient rivés à leurs débauches à cette heure de la nuit.

Au rez-de-chaussée de sa grande maison, sur un tapis de haute lisse, au milieu d'un harem de concubines aussi belles les unes que les autres était étendu Abu Jahl ; la plus potelée de ses concubines tenait une coupe en céramique chinoise et tentait de lui en faire ingurgiter le contenu : « C'est le meilleur cru de Byblos, lui répétait-elle. » Une autre aux seins fermes et pointus lui caressait la barbe et les cheveux.

L'image du Prophète défilait devant ses yeux embrumés, tandis qu'il se laissait cajoler par une autre adolescente. Aussi dévergondées que leur maître les concubines ne se doutaient de rien ; elles ne pensaient qu'à leurs plaisirs immédiats et surtout à ce qu'elles

pouvaient tirer de cet amant quadragénaire encore lubrique.

Avec dégoût la plus futée d'entre elles pensait à la concupiscence de cet amant qui avait bien dépassé l'âge de son père et ne pensait qu'à ses drachmes d'argent le méprisant profondément ; d'ailleurs pouvait-on vraiment l'aimer ?

Il était assurément robuste et vaillant ; il était aussi l'un des Mecquois les plus opulents, l'un des notables les mieux écoutés ; Meissoun lui préférait cependant un jeune homme de dix-huit ans qu'elle aimait dans sa chair.

Quand l'astre rouge lui faisait signe, elle entrebâillait le portail de la grande maison et l'introduisait dans sa chambre. Plus d'une fois il se glissa hardiment dans le lit d'Abu Jahl endormi comme un roc, tourmenté par ses cauchemars qui finissaient toujours dans le sang ou par la mort sanglante.

Plus d'une fois Meissoun et son bien-aimé Utba avaient tourné Abu Jahl en dérision dans son propre lit damassé. Toute la Mecque connaissait d'ailleurs les amours passionnées des deux tourtereaux, mais nul n'osait parler expressément devant le magnat bafoué ; dans un accès de fureur il eût été capable de décapiter Meissoun l'Omeyyade...

Dans la Dar-al-Nadwa fulminait Abu Jahl contre le Prophète et blasphémait le jour qui le vit naître, « le 12 Rabî al-Asswad, ressassait-il la bouche pleine de bave et de rage. »

Après bien des tribulations, les Émigrés arrivèrent au pays du Négus. À Axum ils supplièrent qu'on leur donnât refuge et expliquèrent qu'ils étaient venus sur le conseil ardent du Prophète.

Le Négus s'étonna qu'on le connût aussi loin et que sa réputation de roi juste parvînt jusqu'à cette cité lointaine ; aussi invita-t-il Jâfar, le porte-parole des Émigrés.

Jâfar se présenta au palais négusal ; on l'introduisit et il fut très honorablement reçu. Assis sur son trône d'ébène incrusté de smalts de nacre et de clous d'or, le sceptre tenu d'une main ferme, le Négus demanda à son hôte les raisons de leur asile dans son royaume.

« Sire, répondit Jâfar, à la Mecque nous vivions pis que des bêtes féroces ; les puissants écrasaient les faibles, violaient leurs épouses, tuaient leurs filles, fornicquaient à longueur d'année, cultivaient l'iniquité sous toutes ses formes. Bref les potentats de la Mecque nous traitaient moins que des esclaves, mais voilà que le Maître des mondes nous envoya le Prophète. Tous les Mecquois le connaissaient avant la Révélation ; ils l'appréciaient tant et si bien qu'ils le surnommèrent le

Véridique et le Juste. À peine surent-ils qu'il fut investi de la mission de prophète qu'ils se liguèrent contre lui et ses humbles adeptes, le traitant tour à tour de fou, d'imposteur, d'ensorcelé, de devin, de sorcier... »

Que vous conseillait-il de faire ? demanda le Négus avec impatience et flamme. Placide, sûr de lui, Jâfar dit d'une voix respectueuse : « Sire, il nous enseigne d'être justes, de respecter autrui et la vie d'autrui quel qu'il soit, de suivre constamment la voie droite, de nous aimer les uns les autres, de ne plus adorer les idoles sous quelque forme que ce soit, d'adorer seulement le Maître Un et Incréé et d'honorer tous Ses prophètes. »

---Que pense-t-il de Jésus et de Marie ?

---Il nous enseigne d'honorer Marie, mère vierge de Jésus par la grâce du Maître Unique et de les bénir jusqu'au Jour Ultime...

Quelques semaines plus tard arrivèrent deux émissaires de la Mecque au palais du Négus et demandèrent au souverain abyssin de leur livrer les Émigrés ; il piqua alors une fureur rouge et leur ordonna violemment de quitter Axum au plus tôt s'ils tenaient à un peu de respect ; ils décampèrent aussitôt tout à fait bredouilles ou (pour parler comme les Arabes du Moyen-Âge) *munis des deux escarpins de Hounayn*.

Sour, coffee shop Ardh al-Wafa, le 18 décembre 1997

LES ROSES ET LES ÉPINES

USSAÏD IBN AL-HUDHAÏR

Muss'ab arriva à Médine en juin 622. C'était un beau jeune musulman de la première heure ; il excellait dans l'art de parler aux gens ; son cœur irradiait un parfum indicible qui se reflétait sur son visage gracieux.

Il attirait et conquérait les Médinois encore profanes surtout par sa façon de psalmodier certains versets du Coran ; de sa voix mélancolique et traînante au timbre exquis et envoûtant il lénifiait des cœurs plus durs que des rocs et des yeux desséchés et arides faisait jaillir les larmes récalcitrantes, si bien que ses auditeurs embrassaient la Religion, quelle que fût leur animosité précédente à son égard.

Un jour, en compagnie de son ami Ibn Zourara, il s'en alla chez un clan de Médine ; alors qu'il conférait devant des prosélytes subjugués par sa voix suave et son éloquence sans pareille, il fut soudain interrompu par Ussaïd, le chef incontesté des Aws, l'une des tribus les plus prestigieuses de Médine.

---Qui t'a permis de venir jusqu'à chez nous afin de corrompre notre jeunesse et de la détourner des dieux de ses aïeux ? Déguerpis de cette palmeraie si tu tiens encore à la vie !

Ussaïd était armé d'une lance ; de ses yeux jaillissait une trombe de feu ardent et méchant ; l'homme ne

badinait pas ; il tenait fermement sa lance et s'apprêtait à l'enfoncer dans la poitrine du jeune Mecquois.

De sa voix pondérée, sereine et mélancolique, le visage rayonnant de beauté captivante, Muss'ab répondit :

---Ô maître incontesté des Aws, voudrais-tu mieux faire ?

Ussaïd était pris de court ; il ne s'attendait nullement à cette réponse qui l'intrigua au demeurant ; il se creusa la tête : il demanda au jeune Mecquois de ne plus corrompre la jeunesse des Aws et de ne plus fouler le sol de son clan et voilà que le jeune Émigré lui proposait mieux...

Sans vraiment le savoir, spontanément Ussaïd dit :

---Quoi donc ? [Au fond il sut qu'il s'était laissé empêtré dans les rets du rhéteur ; il ne pouvait plus s'en défaire car le jeune Muss'ab répondit tout de suite :

---Que le seigneur des Aws veuille bien s'asseoir et m'écouter ! Si ce que je dis à ces jeunes gens lui plaît, qu'il l'agrée ! En revanche, si mes propos lui déplaisent et qu'il me le dise sincèrement en toute honnêteté, j'en jure par le Maître Sublime que je ne remettrai plus jamais les pieds dans ces parages.

Ussaïd répliqua :

---Ta proposition est équitable, jeune homme ; ce disant, il planta alors sa lance profondément au sol et s'assit à l'ombre d'un palmier tout proche. Muss'ab crachota, se lissa la gorge et la moustache et de la voix la plus exquise entama la psalmodie d'un verset : « Allah, il n'est de dieu

que Lui, le Vivant, le Pourvoyeur ; ni somme ni sommeil profond n'ont de prise sur Lui ; à Lui Seul appartient ce qui est aux cieux et sur la terre ; qui prétend intercéder sans Son Ordre ? Il sait ce qu'ils savent et ce qu'ils ignorent, tandis qu'ils n'embrassent de Sa Science que ce qu'il Lui plaît ; Son Escabeau est plus vaste que les cieux et la terre et rien ne Lui coûte de les garder ; Il est assurément le Sublime et le Grand. »¹

À mesure que Muss'ab psalmodiait le verset de l'Escabeau, Ussaïd sentait une main puissante et douce se poser sur son cœur ; son cœur tressautait et éprouvait une tendresse et un amour de lui jusqu'à cet instant ignorés. Il se laissa caresser par le rythme du verset et il pensa en même temps que nul ne pouvait en être l'auteur parmi les Arabes de son époque.

Ussaïd était poète ; par cœur il connaissait toute la belle poésie de la Péninsule ; non, le Prophète ne pouvait être l'auteur de ce qu'il venait d'écouter quoi que les Mecquois en eussent dit. La musique qui s'exprimait du verset, la syntaxe, la puissance du verbe, tout prouvait que les paroles psalmodiées par Muss'ab était de facture divine... Sans s'en rendre compte Ussaïd laissa sa pensée s'échapper :

---Comme ce verbe est beau et cette musique et cette mélodie ! Que faut-il faire pour être des vôtres, beau jeune Mecquois ?

¹ -Coran, II, 255.

Muss'ab rayonna de bonheur. En face de lui il avait l'homme le plus puissant et le plus influent du clan le plus prestigieux des Aws ; s'il embrassait la Religion, tout son clan l'embrasserait à coup sûr. Loué sois-Tu Allah !

---Ô jeune Mecquois, tu n'as pas encore répondu à ma question ; que dois-je donc faire pour être des vôtres ?

---Allah Tout-Puissant, Maître Unique Un et Incréé des univers ! Ah, frère, oui, pardon...Te laver, purifier tes vêtements, professer qu'il n'est de dieu qu'Allah, que Mohammad est Son Prophète et t'adonner à une prière de deux génuflexions...

Ussaïd ne se le fit pas répéter ; il se dirigea vers le puits de la palmeraie qu'il connaissait comme la paume de la main droite ; il en puisa deux sceaux, s'en lava...

Depuis ce jour-là Ussaïd fut littéralement envoûté par le Coran ; il était plus avide de l'ingurgiter qu'un assoiffé penché sur un bassin rempli d'eau douce par un après-midi de canicule.

Sa voix était tendre et grave et impeccable sa diction ; très vite il apprit le Coran qu'il se plaisait à psalmodier surtout la nuit quand les yeux se fermaient et que les âmes se purifiaient. De l'écouter psalmodier ses coreligionnaires éprouaient une volupté ineffable ; aussi se pressaient-ils autour de lui à qui mieux mieux...

Par une nuit came d'été, Ussaïd s'assit derrière chez lui ; à ses côtés dormait son gosse comme une souche ; son pur-sang arabe était attaché à quelques empan de

lui ; la nuit était sereine et calme, le ciel léger et les étoiles contemplaient la terre dormante avec tendresse et bonté. L'âme d'Ussaïd aspira à parfumer du baume coranique et la nuit et le ciel et la terre et les étoiles ; de sa voix suave il se mit donc à psalmodier : « Alif, Lâm, Mîm. Ce Livre-là ne souffre aucune suspicion ; Il trace la Voie droite pour ceux qui craignent leur Maître, qui croient au monde insu, s'adonnent à la prière et de l'aumône purifient les dons que Nous leur avons accordés et pour ceux qui croient à ce qui a été à tes prédécesseurs révélé et à toi ainsi que pour ceux qui ont foi inébranlable dans l'au-delà. »²

Ussaïd était plongé dans la psalmodie quand il entendit son pur-sang se débattre tellement violemment qu'il s'en était fallu de peu qu'il ne rompît son entrave ; Ussaïd se tut, son pur-sang se calma ; il reprit sa psalmodie quelques instants après : « Ceux-là sont sur la Voie droite de leur Maître et ceux-là sont assurément récompensés. »³ Le pur-sang se débattit encore plus violemment ; Ussaïd se tut, son pur-sang se calma.

Ussaïd se remit à psalmodier encore une autre fois, son pur-sang se déchaîna et faillit vraiment rompre son entrave de corde grossière mais combien solide...Bref toutes les fois qu'Ussaïd se mettait à psalmodier, son pur-sang donnait l'impression qu'il était en proie à un accès de folie furieuse.

² -Coran II, 1 à 4.

³ -Coran, II, 5.

Ussaïd fut secoué enfin d'un frisson de peur panique pour son gosse endormi ; il craignait en effet que son cheval ne le foulât fatidiquement dans une de ses caracoles enfiévrées et rageuses. Tandis qu'il se pencha pour le réveiller, il vit dans le ciel une espèce de nuage laiteux et circulaire. Nul ne pouvait jamais se targuer d'affirmer avoir vu un corps céleste plus beau ni plus saisissant, s'était dit Ussaïd.

Sur les bords de ce corps étrange et admirable étaient suspendus comme des cierges qui illuminèrent les horizons plus intensément que le soleil d'été et cela montait et cela montait et finit par disparaître au fond du firmament.

Quand l'aube avait point, Ussaïd alla raconter au Prophète ces événements étranges ; le Prophète lui dit : « Ô Ussaïd, mais c'était des anges qui étaient venus admirer ta psalmodie ; par Allah, si tu ne l'avais pas interrompue, les gens les auraient certainement vus autour de toi, car ils ne se seraient même pas cachés. »

Oman, Faculté d'Éducation de Sour, le 2 février 1998

LES CAVALIERS FUNESTES

Je me jetai à plat ventre derrière un cactier géant ; la steppe était immense ; le sable en était brûlant ; je rentrai les cuisses sous le ventre, car défilaient nonchalamment des cavaliers sombres et inquiétants à quelques toises à ma gauche. Ils se parlaient et leurs voix étaient gutturales et leurs yeux lançaient des étincelles de feu.

Ils portaient des chapeaux à larges bords et des chemises de grosse cotonnade ; leurs pantalons de cuir étaient attachés par d'épaisses ceintures cloutées ; à chaque ceinture pendaient deux revolvers.

Ils marchaient en file indienne ; je ne comprenais pas ce qu'ils disaient ; leur langue était barbare et le vent atone et chaud emportait loin, loin leur galimatias. Ils montaient de robustes mustangs aux poils noirs, lisses et sales ; à les entendre bruyamment deviser je déduisais qu'ils étaient vraiment insoucians.

Comme j'étais seul dans cette immense steppe qui était sans doute leur chasse gardée, je pensai que j'avais empiété sur leur domaine et qu'ils ne manqueraient sûrement pas de me le faire regretter, s'ils me voyaient. Je les devinais cruels et injustes ; ils riaient grossièrement ; quelques-uns même se mettaient à danser sur leurs montures l'espace d'une minute pour se

rasseoir aussitôt violemment sans aucun égard pour leurs chevaux.

L'ombre du cactier géant se rapetissait et le sable de la steppe devenait plus brûlant encore ; mon front ruisselait et ma nuque et ma poitrine et mon dos. J'étais certain, j'étais certain qu'ils me feraient du mal, s'ils me voyaient dans leur eau-mère.

Leur chef--ou du moins celui qui en avait tout l'air--leur demanda de s'arrêter ; il fit soudain volte-face en effet, se croisa les bras et se les décroisa à plusieurs reprises. Ils obéirent aussitôt et firent cercle autour de lui sans quitter leurs chevaux.

Peu à peu leurs voix revêches cessèrent de lacérer l'air chaud, atone et serein ; ils devinrent brusquement graves, calmes et muets. Avec ferveur ils écoutaient leur chef ; celui-ci était plus grand, plus musclé et plus bruyant que tous ; sa face était brûlée par le soleil fou de la steppe immense et sans fin. Son pantalon déchiré à plus d'un endroit indiquait que l'homme n'en était pas à sa première chevauchée.

Son large chapeau n'avait plus sa couleur d'antan ; il ne portait pas de revolvers ; il exhibait néanmoins un fusil étincelant et flambant neuf. En parlant à ses acolytes, il gesticulait fréquemment et ses gestes saccadés et violents témoignaient un tempérament nerveux, instable et agressif.

Tous l'écoutaient sans broncher. Ne pouvant rien entendre, je devinais cependant vaguement de quoi il s'agissait, car j'observais les gestes de l'orateur-brigand avec l'attention la plus aiguisée. Mon cœur se mit à battre la chamade quand je fus convaincu que l'homme préparait une attaque ; son index gauche montrait en effet certaines parties de la steppe ; il pointait son index en effet tour à tour vers l'horizon, derrière ses acolytes ou devant eux...

Je compris donc qu'il leur enjoignait des ordres et leur traçait des endroits précis ; quant à eux, ils dodelinaient de la tête en signe d'acquiescements. Je m'aplatissais encore davantage sur le sable brûlant. Les regards des cavaliers fulguraient dans toutes les directions.

Les hommes s'égaillèrent soudain dans la steppe nue et sans âme qui se voie ; pas la moindre herbe ni le moindre oiseau. Chacun arrêta son cheval à un endroit précis, de sorte qu'ils formèrent un demi-cercle parfait.

Malgré toutes mes craintes, je fus pris d'un somme ; en vérité, j'étais exténué et je n'en pouvais plus...Des crépitements de feu nourris me réveillèrent ; je m'assis sur mon séant bravant le danger qui me guettait ; que vis-je, Seigneur ? Que vis-je ?

Les cavaliers encerclaient une roulotte de tziganes ; une roue de la roulotte roulait seule sur le sable brûlant. Brisée et trouée de toutes parts, la roulotte était penchée

sur le côté droit ; une femme ensanglantée pleurait doucement ; sur le sable assoiffé gisaient des bambins inanimés ; des hommes sans arme aucune rendaient l'âme, les yeux tournés vers le ciel embrasé et fumant...

Les cavaliers ricanait cyniquement à qui mieux mieux...Plusieurs guitares brisées étaient éparpillées parmi les cadavres. Les cavaliers ricanait méchamment et de leurs bottes maculées de sang s'amusaient à retourner et retourner les morts.

Quant au chef, il prit la tzigane en pleurs par le collet et lui ordonna de jouer de la seule guitare restée encore intacte ; elle résista et ses larmes devinrent drues et ses cris jaillirent stridents, lugubres et ascendirent au ciel embrasé et fumant. Il l'empoigna durement, si durement que j'entendis un grondement au-dessus de la tête. Était-ce le tonnerre ? Or le ciel était embrasé et serein de mon côté. Quoi qu'il en fût, je tressaillis.

Le chef des cavaliers empoigna violemment la tzigane, la gifla cruellement, la poussa à terre, la piétina, la releva, la poussa contre la roulotte brisée et bancal et pointa son fusil le front livide de la malheureuse...Elle prit alors la guitare jetée sur le sable rouge et en pinça les cordes ; il en jaillit une mélodie si triste que les mustangs s'étendirent à même le sable, allongèrent le cou et pleurèrent ; de grosses perles étincelantes sortaient de leurs yeux et fondaient sous le soleil.

La tzigane pinçait encore les cordes de la guitare, quand un oiseau étrange et démesuré s'approcha soudain des cavaliers qui ricanent toujours et de ses serres acérées les souleva et réascendit. Les ricanements cruels se perdirent dans le ciel embrasé et fumant...

Je pus enfin quitter mon cactier géant ; j'avais mal aux reins, j'avais mal au ventre, j'avais mal au dos, je traînais la jambe.

La gitane éplorée pinçait encore les cordes de sa guitare d'où jaillissait toujours la même mélodie triste et funèbre. Étendus sur le sable brûlant de la steppe, les mustangs allongeaient le cou et pleuraient à chaudes larmes et pleuraient.

Je m'approchai de la scène ; la roulotte était mutilée ; un homme, deux adolescents fort beaux et trois bambins gisaient inertes sur le sable ardent de la steppe ; je m'approchai davantage de la tzigane ; elle ne me vit même pas ; elle pinçait les cordes de sa guitare, elle pinçait les cordes de sa guitare. Ses yeux étaient exorbités, ses jambes raides, sa robe et son gilet en lambeaux, ses cheveux défaits et ses pieds sanglants et nus.

Elle me regarda fixement comme si elle eût voulu me parler ; elle n'en fit rien et j'en vins à me demander si elle voyait encore ; une seule toise me séparait d'elle pourtant.

Tandis que je ne comprenais rien à ce qui venait de se passer, la tzigane entonna un chant plus triste encore ; j'avais beau prêter l'oreille pour en saisir totalement le sens, mes efforts restèrent vains ; les paroles du chant étaient fuyantes ; je savais cependant plusieurs langues ; je pus difficilement percevoir le chant de la tzigane en pleurs ; je remarquai toutefois que « Ninive » revenait comme un leitmotiv :

« Quand Boris
Tient l'iris,
À Ninive
Court la grive ;

Quand le Bel
Voit Babel,
À Ninive
Court la grive... »

Je me plantai résolument devant elle ; elle cependant aussi imperturbable qu'une statue de granit ; les yeux fixés au ciel embrasé et fumant, elle égrenait son chant, elle égrenait sa mélodie triste à vous faire fendre des rocs glacés. J'étais pris de fièvre, j'étais exténué et la tzigane chantait toujours sans se fatiguer.

Elle avait pourtant traversé des centaines de milles avant d'arriver à ce lieu ; son corps devait forcément être fourbu ; elle chantait sans s'interrompre et dociles, toujours allongés sur le sable pleuraient les mustangs sans discontinuer.

Quant à moi, je dus refouler plus d'une larme amère et ardente ; le chant de la gitane était poignant et nul ne pouvait l'entendre sans être bouleversé. J'étais certain que les pierres jetées çà et là pleuraient aussi et les grains de sable ; mais qui comprend le langage du règne minéral ?

Le soleil finit sa course et acheva sa besogne quotidienne. Inébranlable, la tzigane chantait un hymne qui me rappelait le Chant Ultime. La nuit tomba et la tzigane chantait ; les astres s'allumèrent les uns après les autres et la tzigane chantait.

Je m'étais assis près d'une guitare brisée et éventrée ; les cadavres gisaient à portée à mes côtés. Que pouvais-je faire ? J'étais malheureux, j'étais seul dans l'immense steppe, j'étais éloigné du monde des humains. Le seul être qui eût pu m'aider à inhumer ces cadavres semblait avoir perdu la raison.

Alors que j'étais obnubilé par ces pensées lugubres, je vis une belle étoile filante zébrer le firmament ; elle s'arrêta au-dessus de la gitane chantant en pleurs et je vis alors la tzigane ascendre, ascendre au firmament.

Elle chantait toujours son chant pathétique, mais son chant faiblissait à mesure qu'elle s'éloignait et allongés sur le sable encore chaud pleuraient les mustangs, pleuraient les mustangs.

Moi aussi enfin je donnai libre cours à mes larmes ; tel un gosse orphelin face aux assassins de son père, je me mis à pleurer et à pleurer jusqu'à l'aurore. Aujourd'hui encore, il m'arrive très souvent de fredonner l'air du Chant Ultime de la tzigane en pleurs. Aujourd'hui encore, il m'arrive très souvent de revoir ces cavaliers assassins.

Ibidem, le 4 février 1998

LE CAVALIER PRÉSOMPTUEUX

J'étais dans la felouque de mes aïeux et je me laissais bercer par la brise et les vagues tendres de la mer. Il faisait tiède ; s'apprêtant à regagner son antre, le soleil était pourpre. L'horizon revêtait d'ailleurs un manteau légèrement fin et se préparait à disparaître dans je ne sais quelle grotte sous-marine.

J'étais dans la felouque de mes aïeux quand je vis soudain apparaître devant moi un cavalier ; il montait un alezan de race pure ; l'alezan se tenait sur la proue de la felouque ; la felouque était pourtant petite et je me demandai comment il fit pour s'y tenir aussi solidement ; toujours est-il qu'il était d'une beauté divine ; ses pattes étaient fines, ses poils lisses et brillants, ses yeux étranges et grands. Sa crinière abondante était noirâtre et légèrement bleutée, sa queue touffue et agitée, son museau effilé et de ses naseaux jaillissait un souffle parfumé.

Le cavalier n'était pas moins beau que son alezan ; il portait un accoutrement de chevalier ; ses vêtements étaient lourds ; il portait en effet un baudrier épais dessus son gilet de grosse laine, un cimenterre à la main droite et une lance à la main gauche. Un heaume de bronze lui couvrait le chef.

Ses mains épaisses et blanches caressaient fébrilement ses armes ; il chaussait des escarpins en cuir

de léopard ; de ses yeux giclaient des étincelles qui ondoyaient sur les vagues tendres de la mer.

J'étais littéralement abasourdi devant cette apparition aussi étrange qu'inattendue ; je n'arrivais pas à comprendre comment ce chevalier et sa monture se trouvaient sur la felouque de mes aïeux. Je n'éprouvai ni peur ni angoisse en vérité ; le regard du chevalier était loin d'être méchant ; au contraire, il était même amène et semblait dirigé en vérité vers des lieux marins que je n'arrivais pas à localiser.

J'avais beau essayer de suivre ce regard ; il était trop mobile. Le chevalier tonitrua enfin ; à ce moment-là j'éprouvai un léger sentiment de frayeur qui ne tarda guère à se dissiper du reste.

Regardant obstinément devant lui, dans une direction toujours aussi vague, il tonna d'une voix habituée à commander aux hommes, d'une voix de dey ou de bey chevronné : « Regarde-moi bien ! Continue de braquer le regard sur moi ! Qui est donc le plus beau de tous ? Qui est donc le plus intelligent de tous ? Qui est donc le plus fort de tous ? N'ouvre pas la bouche ! Tous nos amis communs l'avaient clairement affirmé tout à l'heure ; ils avaient tous certifié que j'étais le plus beau, le plus intelligent et le plus fort. Ah, çà ! Tu oses nier encore ces faits unanimement reconnus ; quelle obtusion !... »

À mesure que le chevalier tonnait et bavait, je tentais vainement de savoir à qui il s'adressait avec tant de véhémence et de flamme ; dans la mer calme, il n'était personne ; dans la felouque de mes aïeux, personne d'autre que moi et pourtant, il lançait loin le regard injecté de sang ; il s'adressait à quelqu'un que je ne voyais pas le moins du monde.

Les vagues étaient tendres et la felouque de mes aïeux me berçait doucement. Le soleil s'apprêtait à regagner son antre pour dormir ; l'horizon revêtait un manteau de pourpre et se préparait à investir je ne sais quelle grotte sous-marine.

Le chevalier bavait, tonnait et parlait avec force agressivité quand une voix faible et suave se fit entendre juste au moment précis où il s'arrêta pour reprendre haleine et la voix de dire avec une conviction inébranlable : « Ô chevalier, laisse-moi m'étonner du comportement d'un mendiant présomptueux ; on lui donne à boire et à manger et il s'en enorgueillit ; on le vêt et il s'en enorgueillit ; on le lave, on le parfume et il s'en enorgueillit ; on l'instruit, on le cultive et il s'en enorgueillit...Par Dieu, chevalier, tu n'as pas plus de mérite que ce mendiant-là ; rien ne t'appartient en vérité et tu es plus nu que la pierre du Reg, plus laid que le crapaud de la mare au Diable, plus niais que la bécasse, plus pauvre que l'eunuque du désert... »

Ibidem, le 8 février 1998

LES GRIFFES DE L'ÉCLAIR

LA GÉNIALE CORANOPHONE

Je ne sais où j'avais lu ce récit étrange. Je pense que c'était à l'âge de dix ans quand j'étais au CE2. Était-ce dans un recueil de contes ? Était-ce dans un man de lectures ? Toujours est-il qu'il s'agit d'un récit arabo-islamique ; il m'avait tellement impressionné que j'avais dû «l'emmagasiner» dans mon inconscient ; à cette époque-là j'étais loin de m'intéresser aux choses de l'arabité et encore moins à celles de l'islam ; au contraire j'étais acquis corps et âme à la culture et aux valeurs gallicistes.

L'enseignement arabe occupait si peu de place dans nos programmes scolaires primaires, les coefficients en étaient si faibles et si dérisoires que peu d'entre nous s'y intéressaient franchement avec cœur.

Une fois encore j'affirme que je ne sais comment le récit que je vais raconter s'était gravé dans ma mémoire d'enfant ni comment il en avait ressurgi. Plus que jamais je suis curieux de savoir par quel phénomène les rôles furent extrapolés.

Ce qui m'avait marqué, indélébilement marqué, c'était cette femme arabe inculte qui ne parlait que par le truchement du Coran, quelle que fût la situation où elle se trouvait et cela durant plus de quarante ans ; n'était-elle pas purement et simplement un grand génie méconnu, ignoré par l'histoire et laissé aux oubliettes ? Je

m'étais toujours insurgé contre les injustices d'où qu'elles vinsent et cela explique en partie pourquoi mon inconscient avait vraisemblablement capté ce récit peu commun pour le restituer à sa façon et rendre ainsi justice à la Bédouine coranophone.

Je montais un dromadaire de race targuie ; je traversais un désert incommensurable ; le soleil mordait ciel et terre ; mon dromadaire blatérait sans s'interrompre et évoluait avec peine ; j'étais fou ; mon cerveau brûlait et mon sang bouillait.

Quand le soleil ralentit sa course et qu'il se cacha derrière une dune mouvante de l'Erg, je frisiais la rage endiablée ou la démence furieuse.

Les astres se montrèrent les uns après les autres et le firmament fut bientôt abondamment constellé ; bientôt un sommeil profond m'alourdit les paupières...Sagement accroupi, mon dromadaire ruminait quelques touffes d'armoises arrachées au hasard de notre traversée.

Le ciel déjà abondamment constellé fut soudain illuminé d'une immense aura en forme d'arc-en-ciel imbriqué dans une voûte. Je fus par la lumière intense offusqué, mais avant de fermer les yeux, j'aperçus une femme couverte d'un voile noir de laine ; éperdue, seule, elle marchait dans le désert sans fin.

Elle était droite dans sa marche et n'avait qu'un mince bâton noueux ; de moi elle était proche en vérité et je tenais en laisse une blanche chamelle achetée chez les Garamantes par feu mon père ; m'approchant de la femme, je lui dis en tremblant quelque peu :

---Que la Paix, le Salut et la Bénédiction d'Allah t'enveloppent !

---« Paix ! Parole d'un Maître Miséricordeur. »⁴

---Qu'Allah te gratifie de Sa Miséricorde ! Que fais-tu dans ces lieux de désolation ?

---« Ceux qu'égaré Allah ne peuvent avoir de guide. »⁵

Je sus ainsi qu'elle s'était dans le désert égarée.

---Par Allah, où te rends-tu ?

---« Gloire à qui conduisit Son Serviteur depuis la Mosquée Sacrée jusqu'à la Mosquée Lointaine. »⁶

Voilà donc qu'elle avait accompli le pèlerinage et qu'elle voulait rentrer à Jérusalem.

---Depuis combien de temps es-tu ici ?

---« Trois nuits accomplies. »⁷

---Tu n'as point d'aliments que tu puisses manger.

---« C'est Lui qui me nourrit et m'abreuve. »⁸

---Avec quelle eau procèdes-tu à tes ablutions ?

⁴ -Coran, XXXVI, 58.

⁵ -Ibidem, XIII, 33.

⁶ -Ibidem, XVII, 1.

⁷ -Ibidem, XIX, 10.

⁸ -Ibidem, XXVI, 79.

---« Si vous ne trouvez pas d'eau, frottez-vous avec une pierre immaculée ! »⁹

---J'ai des victuailles ; voudrais-tu bien manger ?

---« Achevez ensuite votre jeûne jusqu'à la tombée de la nuit. »¹⁰

---Mais Allah nous a autorisés à interrompre le jeûne pendant les voyages.

---« Jeûner vaut mieux pour vous, si vous pouviez le savoir ! »¹¹

---Pourquoi ne me parles-tu donc pas comme je te parle ?

---« Chaque parole proférée est transcrite par un ange aussi scrupuleux que ferme. »¹²

---De quelle trempe serais-tu ?

---« Ne pars pas en quête de ce qui t'est caché ! L'ouïe, la vue et le cœur, tout ceci est assurément responsable [de leurs actions] »¹³

---Veux-tu me pardonner ? J'ai bien tort.

---« Pas de reproche à vous adressé aujourd'hui. »¹⁴

---Sur ma chamelle voudrais-tu monter ? Ainsi pourrais-tu rattraper la caravane plus aisément.

---« Le bien que vous pratiquez est su d'Allah. »¹⁵

J'avais vite fait d'arrêter ma chamelle pour l'accroupir ; elle dit simplement :

⁹ -Coran, IV, 43.

¹⁰ -Ibidem, II, 187 ; V, 6.

¹¹ -Ibidem, II, 184.

¹² -Ibidem, L, 18.

¹³ -Ibidem, XVII, 36.

¹⁴ -Ibidem, XII, 92.

¹⁵ -Ibidem, II, 197.

---« Dis aux fidèles de baisser le regard. »¹⁶

Ayant baissé le regard, je lui dis :

---Monte !

Quand elle essaya de monter sur la chamelle, celle-ci s'effaroucha et déchira ses vêtements en s'échappant ; elle dit alors tout de suite :

---« Toute calamité qui s'abat sur vous est la résultante de vos mauvaises actions. »¹⁷

Je lui redis :

---Monte !

Elle répondit :

---« Gloire à qui mit ceci à notre disposition alors que nous n'en sommes point dignes ; à Allah nous retournerons assurément. »¹⁸

Je saisis enfin la bride de ma chamelle, me mis à marcher promptement et à m'époumoner après la caravane. Elle dit :

---« Ô marche avec pondération et baisse la voix ! »¹⁹

Je ralentis ma marche et me laissai bercer de poésie à haute voix ; elle dit aussitôt :

---« Récitez-en [du Coran] donc ce que vous pouvez. »²⁰

¹⁶ -Coran, XXIV, 30.

¹⁷ -Ibidem, XLII, 30.

¹⁸ -Ibidem, XLIII, 13-14.

¹⁹ -Ibidem, XXXI, 19.

²⁰ -Ibidem, LXXIII, 20.

J'éprouvai un besoin impérieux de lui affirmer qu'elle était d'un bienfait immense gratifiée ; elle dit :

---« Seuls les gens doués de cœur invoquent leur Maître. »²¹

À peine avais-je marché aux côtés de ma chamelle que je lui demandai si elle était mariée ; elle dit :

---« Ô vous qui avez embrassé la foi, ne posez pas de questions sur certaines choses qui vous porteraient malheur si elles se dévoilaient. »²²

Je me tus et ne lui adressai plus de paroles jusqu'à ce que j'aie rattrapé la caravane ; je lui dis à ce moment-là :

---Voici la caravane ; y comptes-tu des parents ?

---« La fortune et la progéniture sont la parure de la vie d'ici-bas. »²³

Ayant appris donc qu'elle avait des fils dans la caravane, je lui demandai spontanément ce qu'ils y faisaient ; elle me dit :

---« Et des signes et grâce aux étoiles ils se dirigent. »²⁴

Il me fut aisé de savoir qu'ils faisaient office de guides de pèlerins ; je me dirigeai tout de suite vers le campement et lui dis :

---Voici les tentes ; comment se prénomment tes fils ?

²¹ -Coran, II, 269.

²² -Ibidem, V, 101.

²³ -Ibidem, XVIII, 46.

²⁴ -Ibidem, XVI, 16.

---« Allah prit Ibrahim [Abraham] pour Son Intime »²⁵ « Allah parla assurément à Moussa [Moïse]. »²⁶ « Ô Yahia [Jean], prends le Livre avec force ! »²⁷

Je criai : « Ô Ibrahim, ô Moussa, ô Yahia ! » Trois jeunes gens aussi beaux que des astres sortirent de leur tente et vinrent aussitôt à moi. Quand ils s'assirent, elle leur dit :
---« Envoyez l'un de vous à la ville avec vos billets-ci ! Qu'il y cherche la nourriture la plus pure ! Qu'il vous rapporte donc de quoi manger et qu'il agisse avec grande subtilité ! »²⁸

L'un d'entre eux s'en alla alors à la ville et acheta de la nourriture ; me l'ayant présentée, elle dit :
---« Ô mangez et buvez avec appétit en récompense de ce que vous avez fait pendant les jours précédents ! »²⁹

Interloqué, intrigué au paroxysme et n'en pouvant vraiment plus, je lâchai enfin : « Sachez que vos aliments me seront illicites aussi longtemps que vous ne m'aurez pas expliqué le secret de votre mère. »

Ils dirent : « Voici notre mère ! Depuis quarante ans elle ne parle que par des fragments de versets coraniques de peur de proférer de mauvaises paroles et d'encourir le

²⁵ -Coran, IV, 125.

²⁶ -Ibidem, IV, 164.

²⁷ -Ibidem, XIX, 12.

²⁸ -Ibidem, XVIII, 19.

²⁹ -Ibidem, LXIX, 24.

courroux du Tout-Puissant. » Je dis : « Ceci est une grâce d'Allah dont Il récompense qui Il veut et Allah est assurément le Dispensateur de la Grâce Immense. »³⁰

³⁰ -Coran, LVII, 21.

LE CAVALIER INDIGNE

Il enfourcha son cheval de fer et s'enfonça dans la brousse ; son cheval de fer cahotait, cahotait. À sa gauche une immense girafe filait et broutait des herbes noires qui poussaient sur un nuage hurlant.

Le cheval de fer cahotait encore quand le cavalier étrange caressa la girafe qui filait toujours à ses côtés broutant des herbes noires ; elle rua et bava si abondamment qu'un baobab fut éclaboussé ; une humeur drue et rouge dégouлина avec fracas de sa chevelure déchiquetée et chiche.

Tout en ruminant ses herbes noires, la girafe ricana méchamment, s'approcha, s'approcha du cavalier dont le cheval de fer cahotait infatigablement et tenta d'en happer la monture ; ayant flairé le danger, le cheval de fer sauta par-dessus le nuage hurlant.

Le cavalier resta sans monture ; la girafe le dépassa rapidement et ascendit après le cheval de fer. Le cavalier s'assit sur une touffe d'herbes grasses et se mit à pleurer comme un enfant car il revit brusquement sa mère debout devant lui. Elle lui affirma qu'il devait avoir honte de lui et de sa conduite : ses aïeux avaient sillonné toute la brousse sur de véritables montures racées, des alezans, des chevaux zains, des balzans...

Trempé de piété filiale, il écouta respectueusement sa mère qui avait pourtant trépassé voilà sept ans bien révolus. Il pleura, il pleura tant et si bien que le baobab se mit à pleurer à son tour.

Le nuage hurlant et rageur pleura aussi et laissa tomber les herbes noires qui croissaient sur son ventre ; la brousse se gorgea bientôt de larmes. Les larmes montèrent lentement et submergèrent les herbes hautes et grasses ; même les arbustes furent à leur tour noyés.

Le cavalier monta sur le baobab et se cacha dans sa chevelure déchiquetée et chiche.

Les larmes montaient cependant régulièrement, imperturbablement et engloutirent baobab et cavalier. La mère défunte avait longtemps disparu dans un nuage errant.

Enfourchant un astre lointain, toujours scintillant, j'observais l'évolution étrange de ces événements.

Moi aussi, je me mis enfin à pleurer ; sur des étendues sans fin écumaient des vagues de larmes épaisses et rouges, larmes du cavalier, larmes du baobab, larmes du nuage hurlant et rageur, larmes des herbes grasses englouties, larmes de la mère défunte depuis sept ans bien révolus, larmes des astres endeuillés, larmes de la Voie lactée, larmes du Dragon, larmes de La Canicule, larmes de la Grande-Ourse, larmes de l'Étoile du Berger

toujours solitaire, larmes des veuves amies de la mère
défunte voilà sept ans bien révolus, larmes des gosses
écrasés par les chars de tous les voyous du Cycle et du
Sicle...

Oman, Sour, le lundi 16 février 1999 (à minuit)

LE VIEUX SAINT ET L'IVROGNE

La nuit était aveugle, le ciel lourd et bas. Dans les rues de Bassora pas âme qui vive. Un vieil homme avançait lentement en rasant les murs orbes de la rue du Tigre.

Sur un nuage ventru, j'étais assis à califourchon et je suivais la marche nocturne de l'homme ; mon regard puisait son acuité dans l'œil de l'Astre Voyant.

Le vieil homme avançait avec difficulté ; son regard ne portait pas loin ; il s'appuyait sur une canne en bois de sycomore et chaussait des sandales très minces et très légères ; ses jambes étaient lourdes ; sur sa tête un turban de lin ocre jaune tissé à Mossoul ; sa barbe était drue.

Mon regard perçant ne le quittait point ; il m'intriguait ; l'heure était tardive ; Bassora dormait profondément ; quelques tavernes veillaient encore et je le voyais à leurs lumières vacillantes.

Le vieil homme marchait pesamment quand il s'arrêta soudain ; j'étais encore plus intrigué ; il se pencha alors sur une masse informe gisant au pied d'un long mur aveugle.

J'écarquillai les yeux ; je ne vis rien d'autre ; le vieil homme se baissa cependant jusqu'à toucher les pavés de la rue ; il remua la masse informe et la palpa ; je ne saisis

pas ce qu'il marmonnait, mais j'entendis une espèce de grognement ; en écarquillant les yeux encore plus, je vis un homme lové sur lui-même, un homme déguenillé, couché à même les pavés de la rue ; de sa bouche s'écoulait une vomissure et de la vomissure un filet rouge et vineux.

Le misérable grognait comme un porc jeté bas par un violent charcutier. Il remuait à peine, tant il était ivre ; je compris cet état d'ébriété par la proximité d'une taverne aux lumières diffuses et clignotantes.

Penché sur la misérable loque humaine, le vieil homme enturbanné semblait doucement lui parler ; je ne pus en entendre les propos ; lentement, toujours lentement il se dirigea ensuite vers la taverne et s'y engouffra résolument pour en sortir quelques instants après avec un broc tenu par des mains fatiguées et tremblantes.

Il retourna vers l'ivrogne terrassé par le vin capiteux de Taïef car seul le vin de Taïef vous terrasse un homme de cette façon-là. Le vieux s'approcha de la masse informe et grognante ; il trempa la main droite dans le broc ; la mouillant longuement, il l'en sortit et se mit à laver la bouche baveuse et immonde qui ne cessait de maugréer et de blasphémer.

Après que la bouche avinée fut purifiée, le vieil homme retourna à la taverne et en sortit les mains vides.

Il se dirigea encore vers l'ivrogne affalé qui blasphémait toujours ; malgré son âge avancé, il l'aida à se mettre debout, l'appuyant tantôt contre le mur aveugle, tantôt contre sa poitrine poussive et cela ne lui était point facile, tant s'en fallait car l'ivrogne était lourd et sans force.

Au bout de quelques instants l'homme enturbanné réussit à le remettre sur pied et à passer les mains autour de son cou.

Depuis mon nuage ventru j'observais curieusement ce manège. L'ivrogne maugréait toujours et blasphémait sans s'interrompre ; le vieil homme avançait encore plus pesamment, transportant presque l'épave humaine.

Les deux hommes titubaient dangereusement ; ils risquaient de tomber à tout moment et de se briser les reins, d'autant que la rue du Tigre baignait dans d'épaisses ténèbres.

Ils marchèrent longtemps, débouchèrent ensuite sur la rue de l'Euphrate qu'ils enfilèrent lentement, toujours en chancelant ; ils suivirent enfin la rue du Chatt. À voix basse le vieil homme parlait à son misérable compagnon ; il lui parlait à voix si basse qu'ayant beau prêter l'oreille, je ne pus rien percevoir ; mon ouïe était pourtant aiguë, puisqu'elle puisait son acuité dans l'oreille profonde des Astres Géminés.

Les deux silhouettes finirent par s'arrêter devant un portail de bois clouté ; un heurtoir sous forme de marteau lourd de fer ; après quelques martèlements brefs, saccadés et assourdissants le portail s'ouvrit ; à moitié réveillée, une femme accueillit l'ivrogne, balbutia quelques remerciements et ferma fébrilement le portail qui grinça lourdement.

Le vieil homme enturbanné rebroussa chemin et regagna la rue du Tigre plongées dans les ténèbres ; il marchait plus lentement que jamais ; son dos était voûté et son turban mal ajusté était défait. Je voyais qu'il n'en pouvait plus et je craignis sincèrement qu'il ne s'effondrât sur les pavés raboteux des rues de Bassora...

Sur mon nuage ventru, je fus pris d'un sommeil profond. Je fis un rêve. Un être de lumière vêtu, d'une beauté divine vint m'annoncer gravement que le vieil homme venait d'être agréé par le Maître Allah parce qu'il lava la bouche avinée et blasphématrice et qu'il conduisit l'ivrogne chez lui sans le rudoyer, sans l'insulter ni le maudire.

La foudre creva le nuage ventru et je chus sur la cime d'une montagne désolée ; j'en descendis avec une précaution inouïe ; à mes côtés des hommes sombres, grincheux et laids qui s'insultaient les uns les autres,

tempêtaient, hurlaient comme des loups et s'entre-déchiraient à mort.

Avec gravité le même être de lumière vêtu me dit d'une voix traînante et cristalline : « Si seulement quelqu'un pouvait les assagir et les délester de ces regards crochus et sanguinaires ! »

Café Abu Hilal, le 18 février 1998

AU PALAIS DU PRINCE (1)

J'avais peut-être vécu l'histoire que je vais raconter. Elle se serait passée voilà presque mille ans.

J'étais au divan du Prince de Damas que craignaient les roitelets d'Alep, de Mossoul, de Jérusalem et même de Bagdad. Les courtisans faisaient fortune. J'étais le conseiller du Prince et ne percevais aucune rémunération ; je m'étais moi-même proposé à cette charge et quand le Prince m'eut proposé dix mille dinars à titre de dons mensuels, je refusai avec la dernière énergie. À cette époque lointaine, je concevais que vivre au pair chez le Prince me suffisait amplement.

J'étais le seul homme d'État à ne pas percevoir d'émoluments ; aussi le Prince fit-il de moi son ami intime. Il découvrit vite que je ne ressemblais guère aux autres dignitaires de sa principauté qui étaient plus obnubilés par leurs intérêts que par ceux de l'État.

J'étais son confident fidèle et dévoué. Damas ne parlait que de nous deux. Si le Prince est droit, c'est grâce à son conseiller d'Ifriqiya, disait-on ; d'autres disaient « grâce à son conseiller maghrébin » ; c'était la même chose au fond.

La bonne réputation du Prince de Damas se répandit dans les petits États voisins dont les citoyens affluèrent chez nous par vagues ininterrompues, si bien que les

roitelets formèrent vite une ligue hostile et menacèrent sérieusement de nous envahir. Anxieux, le Prince me dit un jour :

---Que dois-je faire, Conseiller vertueux ? Ces misérables roitelets nourrissent de la haine contre nous ; ah, s'ils se présentaient un à un à mes hommes, je les battrais à plate couture ; mais que veux-tu ? Ils sont plus de huit.

---Prince loyal, tu sais le dévouement que je cultive pour toi ; le pain et le sel que nous avons partagés nous lient mieux que toutes les chaînes du monde et seule la mort inéluctable nous séparera ; laisse-moi te demander d'abord qui conduit cette ligue ennemie.

---C'est le roi du Caire, répondit-il à brûle-pourpoint.

---Il est assurément le plus puissant de tous ; dis-moi s'il a des filles à marier !

---Sois donc plus clair !

---Prince loyal, ton épouse est morte aux couches voilà deux ans et tu ne dois plus vivre veuf ; comprends-tu maintenant ? Demande en mariage la fille aînée du roi du Caire ; si elle est mariée, demande alors sa fille cadette ; si elle est également mariée ce sera sa fille benjamine que tu demanderas en mariage. Je sais qu'il a plusieurs filles ; n'entretient-il pas un riche harem d'épouses et de concubines ? Ce ne seront pas les filles qui feront défaut chez lui. Sur les ailes du vent envoie un de tes émissaires circassiens se renseigner avec précision à cet égard et nous verrons par la suite.

---Sacré fieffé de Maghrébin, laissa-t-il s'échapper, souriant il me lança une chiquenaude affectueuse sur l'épaule.

Deux semaines plus tard nous apprîmes que le souverain du Caire était père de neuf filles plus belles les unes que les autres et qu'aucune n'était encore mariée ; infatué de sa personne et de son trône, leur père refusait tous les prétendants dont certains étaient vizir, régent, conseiller de roi, cadi, mufti et officier.

Chaque fois qu'un parti se présentait, il répondait invariablement : « Celui-ci vaut un peu mieux que mon abyssin de serviteur Xumus. »

Les neuf princesses risquaient vraiment de coiffer Sainte-Marie à cause de l'orgueil maladif de leur père. L'émissaire circassien nous affirma que l'aînée de ces princesses était âgée de trente-deux ans et que sa sœur benjamine de seize ans.

---Cela nous convient parfaitement, dis-je au Prince.

---Qu'est-ce que cela veut dire exactement ?

---Le roi du Caire est certes présomptueux ; il ne consentirait peut-être pas à te marier à l'une de ses filles ; il te traiterait probablement comme il avait traité le prince de Tunis et celui de Tripoli par le passé ; si nous demandions ses neuf filles en mariage en même temps, il accepterait à coup sûr et tu ferais ainsi d'une pierre deux coups : tu saperais la ligue ennemie et te marierais.

---Es-tu fou ? Me marier à neuf épouses à la fois ? Ne sais-tu pas d'ailleurs que je suis monogame ? Allah exalté soit-Il ne dit-Il pas : « Si vous craignez d'être injustes envers

vos épouses et vous vous ne serez jamais justes, épousez alors une seule femme ! »³¹

---Qui te parle d'épouser les neuf princesses du Caire ?

---Sois donc plus clair !

---Eh bien ! Combien de frères utérins comptes-tu ?

---Un seul.

---Et de demi-frères ?

---Deux.

---Et de cousins germains fidèles à ta couronne ?

---Quatre.

Cela fait donc sept partis princiers ; avec toi cela ferait huit. Est-ce que le roi du Caire trouverait une meilleure occasion de caser ses filles dans l'une des maisons les plus prestigieuses et les plus augustes du Levant ?

---La neuvième princesse ne sera donc pas casée et il risquerait toujours de refuser notre demande collective à supposer que les miens acceptent de la formuler...

---Prince loyal, mon rattachement à ta famille et à ton sceptre est connu de tous, or tu sais que je, je, que...je suis...encore cé-li-ba-taire.

---Ah ! Il fallait me le dire plus tôt ; tout s'éclaircit maintenant : nous serons donc neuf prétendants pour neuf princesses ; tu as certainement raison ; je ferais ainsi d'une pierre mille coups et non pas deux, mille coups et non pas deux.

---Prince loyal, je sais que l'une des princesses est âgée de vingt-trois ans et qu'elle s'appelle Darife ; je sais qu'elle est vaillante et policée ; on l'avait louée en ma présence à Alexandrie lors de mon dernier en Ifriqiya ; me

³¹ -Coran, IV, 129.

permettrais-tu de demander sa main ? Depuis plus d'un an je suis d'elle bien épris et je n'ose te parler d'elle.

---Assurément, assurément ; toi-même tu partiras demain pour le Caire ; qu'on mande d'abord mes frères et cousins !

Tous apprécièrent mon conseil ; je partis pour l'Égypte dont le souverain m'accueillit avec grande courtoisie ; je ne sus comment il apprit la nouvelle bien, bien avant mon arrivée ; était-ce l'émissaire circassien qui aurait sciemment parlé de l'intention du Prince dans l'intention de ramollir l'ardeur du chef des Ligueurs et de ralentir ainsi leurs élans belliqueux et leurs préparatifs de guerre ? Cela était possible ; notre Circassien avait plus d'une flèche à son arc.

Le souverain du Caire fut secoué d'apprendre que j'étais venu demander d'un seul coup la main des ses neuf filles ; il n'en crut pas ses oreilles ; il me fit trois fois répéter ma demande ; il manda ensuite les mères respectives de ses filles, c'est-à-dire sa première épouse nubienne, sa deuxième épouse yéménite et sa troisième épouse persane.

Il les avait mandées à la fois d'abord pour s'assurer qu'il ne rêvait pas, ensuite pour leur annoncer l'heureuse nouvelle.

Au palais royal je passai l'une des semaines les plus agréables de ma vie ; quotidiennement je pus voir ma fiancée ; la description que l'on en avait faite à Alexandrie était bien en-deçà de la réalité et je n'en fus que plus aise.

Dans la principauté de Damas on racontait partout qu'Oumaïma, l'épouse du Prince n'avait d'égale en beauté d'âme que sa sœur Darife.

Ibidem, le 19 février 1998

LES MAÎTRES DU MOLOSSE

Un molosse à visage d'homme lape du sang frais qui s'écoule de la bouche d'un gosse éventré ; sur la lippe de ce gosse pousse un chardon bizarre au parfum enivrant et lourd.

Une grande nappe de fumée montant au ciel couvre la terre ensanglantée où dort le gosse enveloppé encore dans ses nippes, car ce gosse était fils de paysan pauvre dont le petit lopin de terre fut usurpé par les maîtres du molosse.

La nuit tomba vite ce jour-là sur la terre lasse. Dans le ciel lisse et chaud glisse un nuage en peine. Une chatte veuve, esseulée et noire était accroupie sur le nuage. On raconte que son maître était un vieux cénobite tué dans une des nombreuses batailles livrées aux maîtres du molosse.

Le nuage glisse paisiblement au-dessus des têtes échevelées des thyms ; juste au moment où il passe sur le molosse et ses maîtres, il pisse une humeur gluante, épaisse et rouge et du coup ses figent les monstres.

On peut les voir aujourd'hui dans mon bourg ; allez-y ; vous serez étonnés de remarquer qu'ils sont encore chauds ; si vous les approchez de près, vous sentirez des pulsations frémir faiblement sous leurs peaux et s'il vous arrive de bien contempler leurs yeux, vous ne manquerez

pas d'affirmer que leurs cils battent de temps à autre, mais détrompez-vous ; ils sont pétrifiés là depuis deux millénaires et tous les sages de mon bourg vous affirmeront que les âmes des maîtres du molosse s'étaient envolées pour jamais.

N'essayez surtout pas de les toucher, car ils vous porteront malheur et plus d'un en a fait la sinistre expérience. Le boutiquier voulut défier les sages ; il caressa longuement les genoux et les poitrines des maîtres maudits. Atterrés, les gens le regardèrent faire et ne purent lui dire le moindre mot, l'ayant plusieurs fois prévenu ; entêté, il voulut donc leur prouver qu'ils étaient obtus, qu'ils colportaient des mythes et qu'ils les racontaient aux jeunes générations.

Allez voir le boutiquier de mon bourg, par des mimes il vous racontera ce qu'il lui était arrivé ce jour-là ; il vous dira qu'en six semaines il perdit tous ses fils et sa femme ; il vous dira qu'ayant été frappé de paralysie il finit par fermer boutique et qu'il vit des aumônes des hommes de Dieu.

Allez demander aussi ce qui était arrivé au maître du kouttab qui voulut également prouver l'inanité de l'histoire des maîtres du molosse ; aujourd'hui il fait pitié.

Pour avoir le cœur net à ce sujet allez voir l'étudiant de la Zitouna infatué des sciences qu'il y avait acquises ; il est simplement aveugle, sourd et muet à la fois.

Je vous dis que les maîtres du molosse portent malheur à tous ceux qui les touchent ; par Dieu, n'essayez même pas de les approcher ; c'était des hommes maudits et de leurs corps pétrifiés émanent des ondes invisibles et maléfiques.

Ibidem, le 19 février 1998

AU PALAIS DU PRINCE (2) OU LE GÉNIE DE FARABI

Un jour de printemps nous étions au divan du Prince. La ligue s'était évidemment disloquée ; les roitelets s'entre-déchiraient comme des chiens kabyles enragés.

Le Prince n'était plus visé ; son beau-père le souverain du Caire conduisait la Ligue contre le prince de Byblos et la guerre faisait rage au Levant ensanglanté que sillonnaient des hordes de soldats tuant tout ce qui avait une âme.

C'était pour cela que le Prince réunit son Conseil des vizirs afin d'étudier la manière d'arrêter les hécatombes. Nous étions tous gravement assis sur nos sofas de soie brodée de fils d'or et d'argent. Le Prince faisait le point de la situation tragique chez ses cousins, car presque tous les États en guerre étaient gouvernés par des roitelets à lui liés par une parenté quelconque ; il ne pouvait supporter d'entendre parler de tant d'effusion de sang et de gâchis.

Le Conseil des vizirs était solennellement réuni ce jour-là et le Prince tenait un discours pathétique ; tandis qu'il était en train de désigner des émissaires de bons offices, on vint annoncer l'arrivée de Fârâbî ; Fârâbî était l'ami dévoué du Prince ; c'était un puissant génie dont l'esprit embrassait les cieux de toutes les sciences et de tous les arts de notre époque.

Nul ne pouvait se targuer d'arriver à la cheville de Fârâbî à cet égard. Le Prince suspendit son discours ; intelligent, il resta un moment interloqué ne sachant que faire, car Fârâbî ne s'intéressait pas aux choses de la politique et encore moins à celles de la guerre. Le Prince resta dans l'expectative ; Seigneur, que faire ?

Nos regards se croisèrent, je lui fis signe de faire introduire Fârâbî et de reporter son discours. Fârâbî pénétra au divan précédé du chambellan du Prince. C'était un bel homme qui respirait santé, prestance et dignité. Il marchait solennellement ; à peine pénétra-t-il au divan qu'il sut la gravité de la réunion, la lourdeur de l'atmosphère et le caractère quasi funèbre du Conseil viziral ; sur l'un des murs du divan pendaient toujours une guitare de Saragosse et un luth de Séville ; il s'en approcha gravement et d'une main preste, ferme et fébrile se saisit de la guitare.

Nous étions interdits et le Prince ne savait que dire ; la situation était grave, critique et même désastreuse ; Seigneur, que faire ?

Fârâbî prit la guitare de Saragosse, l'accorda avec austérité et nous lança d'une voix tremblotante avant d'en jouer : « Ô Prince et vous vizirs et conseiller, vous avez vraiment besoin de rire et de détente ; ces têtes d'enterrement ne vous conviennent guère et quoi qu'il en soit sachez que cette ancolie écourte la vie et que le rire la prolonge ! »

Sans autre forme de procès, il se mit aussitôt à caresser les cordes fines et tendues de la guitare de Saragosse ; au bout de quelques instants je faisais de grands efforts pour me retenir de pouffer. Je lançai des regards furtifs vers le Prince ; lui aussi se contenait avec peine ; d'autres regards vers les vizirs me prouvèrent que nous éprouvions tous les mêmes désirs incompressibles d'éclater de rire, tant était drôle et rocambolesque l'harmonie qui jaillissait de sous les doigts de Fârâbî et des cordes de la guitare.

N'en pouvant plus, le Prince finit par laisser fuser un rire long et étouffé ; tous les vizirs l'imitèrent sans attendre ; ainsi ébréchée par le Prince, la digue de gravité partit en éclats par les membres du Conseil. Des rires stridents, des rires bruyants, des rires saccadés, des rires intermittents, des rires ininterrompus...

Le turban défait, la ceinture mal ajustée, les babouches jetées de-ci, de-là, le Prince roulait par terre, se tordant de rire... Fârâbî jouait toujours de sa guitare accordée à sa manière ; avait-on jamais vu rire le Prince comme un fou à plat ventre et à même le tapis ? Jamais de mémoire de Damascène on ne vécut pareille situation ; à leur tour les vizirs roulèrent sur les tapis de l'immense divan ; c'était un spectacle non seulement cocasse mais digne d'un asile de fous de la Kasbah de Tunis.

Fârâbî releva la tête un instant, jugea attentivement les effets de sa mystérieuse harmonie et s'arrêta enfin de jouer. Les rires cessèrent peu à peu ; le Prince lui-même éprouva de la honte en raison de son comportement irresponsable ; certains vizirs assez veules craignirent d'être limogés, tant ils se sentaient coupables de légèreté.

Sachant le génie inégalé de Fârâbî, quant à moi, je me contentai de regarder alentour. Une fois que chacun eut repris la place qui lui était dévolue, Fârâbî s'adressa de nouveau à nous en ces termes : « Que mon ami le Prince et vous Messieurs pardonniez mon intrusion ! J'avais seulement désiré vous procurer des plaisirs sains dont vous avez besoin en ces jours tragiques qui ensanglantent le Levant. Sachez toutefois que vos corps contiennent encore des poisons néfastes à vos santés ; que mon ami le Prince me permette donc de procéder à la ponction de ces toxines ! »

Sans attendre la réponse du Prince, il réaccorda sa guitare de Saragosse et se remit à en jouer ; des notes graves en jaillirent lentement, des notes si graves, si émouvantes, si tristes et si pathétiques que tout le divan se mit à pleurer ; c'était des sanglots longs, des pleurs amers, des pleurs entrecoupés, des larmes brûlantes, des gémissements inouïs...

Réputé par son sang-froid à toute épreuve, le Prince à pleurer abondamment, si abondamment qu'on eût dit

qu'il eût perdu sa belle et chère épouse Oumaïma qu'il aimait passionnément. Fârâbî pinçait les cordes de sa guitare et le divan tout entier se transforma bientôt en salle de fous dignes de l'asile de la Kasbah de Tunis ; c'était le pleuroir le plus émouvant qu'on eût jamais vu à Damas.

De temps en temps Fârâbî relevait la tête de dessus sa guitare ; il continua de jouer ainsi pendant quelques longues minutes...Les têtes des vizirs étaient penchées, leurs cous effondrés, leurs turbans défaits, leurs joues humides et rouges et leurs larmes s'écoulaient aussi abondantes que des torrents de montagnes.

Fârâbî s'arrêta de jouer de sa guitare enfin brusquement et dit d'une voix grave et pondérée : « Après toutes ces larmes expurgées de vos corps, vos esprits se sont ainsi assainis ; néanmoins vous avez besoin maintenant d'un repos réparateur et vous pouvez par la suite reprendre votre Conseil pour mettre fin à ces guerres fratricides ; que mon ami le Prince me permette de mettre ma pierre à l'édifice qui se délabre ! »

Toujours sans attendre la réponse princière, il réaccorda autrement sa guitare de Saragosse et en joua tant et si bien que tous les vizirs en vinrent à s'endormir les uns après les autres. Le Prince lui-même fut gagné par un sommeil profond ; certains se mirent même à ronfler comme des loirs ; quant à moi, je résistai, je résistai et au moment où j'allais fléchir et tomber sous le poids d'un

sommeil irrésistible, à travers mes paupières appesanties
et rouges je vis Fârâbî quitter le divan à pas feutrés
comme un voleur de poules.

Oman, Sour, coffee shop Ardh al-Wafa, le 20 février 1998

LE CAVALIER QUI A PERDU SA MONTURE

Qui ignore que les griffes de la canicule sont rétractiles et répandent l'égarément et la folie ?

Ce jour-là le cavalier des Zlass traversait les Basses Steppes sur son pur-sang arabe ; il se rendait chez ses cousins utérins les Frexès.

Ces sacrés Frexès, que trouvaient-ils de bon dans leurs montagnes arides et rocailleuses ? Le pur-sang galopait et fumait, le pur-sang galopait et fumait ; les griffes de la canicule lacéraient cyniquement la peau du cavalier qui ne se faisait pas faute de lancer force imprécations contre ses oncles et ses cousins.

Au bout de trois journées de galop seulement interrompu par quelques heures de sommeil à la belle étoile, il décida de se délasser, son beau cheval donnait par ailleurs des signes évidents de grande fatigue ; ne commença-t-il pas à claudiquer ? Les Basses Steppes étaient pourtant plates et les terrains peu caillouteux.

Apercevant une haie de cactiers impressionnants, il s'y dirigea sans réfléchir, entrava sa monture, sa vaillante monture souffrante tant bien que mal et ayant choisi une brèche ombragée dans la haie s'y étendit tout de son long.

Il ne comptait se reposer que l'espace d'une heure ou deux en ce lieu reculé ; il lui restait à parcourir encore une centaine de lieues avant d'arriver chez ses cousins. Au plus tôt il se devait au village montagnard afin d'assister à la première nuit des noces. Sa mère avait longuement insisté pour qu'il ne s'en absente guère et ne rate pas la solennité de cette fête, sinon son frère aîné, grand chef des Frexès, prendrait non seulement ombrage mais surtout la grave décision de ne plus jamais, mettre les pieds chez les Zlass et d'interdire même à ses frères cadets et à tous les siens de s'y rendre.

Mabrouka connaissait parfaitement son frère Bouzid qui était intraitable pour peu qu'on commît une entorse aux coutumes des grandes tribus ; il était droit, serviable, austère et ne badinait pas avec les traditions ancestrales.

On le savait rude chez les Zlass, homme de foi, intrépide et par trop susceptible. Quand vous l'invitez au mariage de l'un des vôtres, il vous honore de sa présence et vous gratifie de cadeaux, mais gare à vous s'il vous invite aux noces d'un de ses fils et que vous vous absentiez ; aucune excuse ne vaut à ses yeux ; vous arrive-t-il de perdre un être cher, eh bien, dans ce cas ultime vous devrez envoyer quelqu'un qui vous remplace et l'honore en votre nom.

Dans toutes les fêtes des Zlass on pouvait le voir en vérité avec ses deux fils, deux grands gaillards robustes et tout basanés.

Mabrouka donnait toujours raison à son frère : « Mon frère est un homme juste ; il honore ses engagements de quelque nature qu'ils soient, traite les gens avec respect ; où est le mal ? Peut-on rencontrer un homme aussi loyal, aussi fidèle, aussi vaillant chez les Zlass ou chez les Frexès ?... »

Notre jeune cavalier connaissait aussi son oncle utérin ; il le vénérât autant qu'il le craignait...Il s'allongea donc sur le sol tiède et ombragé de la haie de cactus et fut bientôt pris d'un sommeil profond.

Il faut dire que ses sommeils nocturnes dans ces immenses steppes étaient fréquemment hachés par d'affreux cauchemars où foisonnaient toujours scorpions, serpents et vipères ; aussi se réveillait-il souvent en sursaut le front en sueur et les cheveux dressés.

Les astres rouges ou laiteux se moquaient de lui. En se réveillant avec effroi, il ne voyait ni scorpions noirs et horribles ni vipères cérastes s'apprêtant à le piquer ; il es rendormait alors tremblant, le torse humide et le regard brumeux ; il était pourtant né dans une contrée où pullulent des reptiles dangereux aux piqûres vraiment mortelles. Chez lui, là-bas, ces bêtes venimeuses ne lui inspiraient aucune crainte ni la moindre terreur.

Dans ces grands espaces ouverts, dans ces steppes désolées, il éprouvait des sentiments étranges, des sentiments de frayeur, d'angoisse et de peur panique. Les

Zlass affirmaient qu'il était l'un des cavaliers les plus vaillants et les plus adroits ; les Zlass soutenaient pourtant qu'il n'avait peur de rien.

En remuant ces pensées dans la tête, il éprouvait de la honte. Ah, si l'on venait à percer son secret au milieu de ces steppes maudites ! Si l'on pouvait savoir qu'en dehors de son eau-mère il éprouvait une peur atroce à l'approche des ombres de la nuit ! Si l'on pouvait savoir que des cauchemars effroyables déréglaient ses sommeils ! Si l'on pouvait savoir tout ce secret, que dirait-on de lui ?

Cet après-midi-là il s'étendit à l'ombre de la brèche et s'endormit comme une souche. Quand il se réveilla, le soleil avait déjà parcouru le troisième quart du ciel. Seigneur, où est mon cheval ? hurla-t-il. Son pur-sang arabe avait disparu, or son barda contenait gourde d'eau, dattes et farine de froment pétrie d'huile d'olive ; bref, toutes ses provisions.

Seigneur ! Seigneur ! Que faire ? Que faire ? Seigneur ! Que faire ? Comment puis-je continuer ma traversée des steppes ? Seigneur ! Que faire ?

Abattu, il se releva, fit quelques pas, écarquilla les yeux, regardant attentivement, longuement, puissamment dans toutes les directions ; il ne vit rien, absolument rien, malgré son regard de lynx ; il fit encore

quelques pas, s'éloigna de la haie de cactus afin d'élargir son angle de vision ; rien, rien de rien.

Dans ces steppes immenses et désolées, seulement des touffes d'armoïse, quelques lentisques assoiffés et maigres, si maigres qu'on pouvait aisément tout voir à travers leurs épines sèches et lacérées par les griffes de la canicule.

Le jeune cavalier des Zlass fit quelques pas encore, puis se détacha résolument de la haie de cactus ; sa sueur coulait abondamment. La canicule pantelante éprouvait un plaisir vicieux à le faire souffrir. Le pur-sang arabe avait bel et bien disparu ; il s'était réellement évaporé. Seigneur ! Que faire ? Que faire ? Que faire ? Seigneur ! « Rien, lui dit une voix intérieure ; tu es seul dans ces steppes farouches et sans fin ; tu n'as ni monture ni provisions ; ne t'éloigne plus de cette haie de cactus où tu seras au moins à l'ombre ; mourir pour mourir autant mourir loin des griffes de la canicule sanguinaire ; sois sage et ne t'éloigne plus ! »

Désespéré, au bord des larmes, le cavalier des Zlass recula et effrayé s'assit à l'ombre chaude des cactus. Seigneur ! Que faire ? Que faire ? Seigneur, ne cessait-il de se lamenter. « Rien, lui répéta la même voix ; attendre de trépasser à petit feu à l'ombre vaut mieux que mourir griffé par la canicule ; nul ne viendra te secourir ; cette haie est loin des sentiers connus des chameliers nomades

et des cavaliers errants ; attends ton heure inéluctable et sois patient ! »

Le cavalier des Zlass tremblait ; ses yeux étaient presque humides ; il contenait difficilement ses larmes ; il en avait honte ; il se mit alors à penser fiévreusement à sa mère Mabrouka ; il se mit alors à penser à sa vaillante fiancée qui l'attendait patiemment là-bas au douar ; il se mit alors à penser fébrilement à son petit frère qui gardait les troupeaux du clan et il se mit à penser aux maudites noces de son cousin utérin dans les montagnes des Frexès.

Brusquement ses larmes fusèrent brûlantes et drues ; il ne verrait plus jamais ces êtres chers ; bientôt il mourrait en ces lieux désolés. Comme un malheureux agneau égaré dans les vastes prairies des Zlass, il finirait par être dévoré par des loups errants et affamés.

Son regard s'embruma encore, sa tête vacilla, son cerveau bouillonna, son cœur palpita, sa poitrine haleta. Seigneur ! Que faire ? Que faire ? Seigneur ! Seigneur ! se lamentait-il d'une voix atone et presque inaudible ; ses forces l'abandonnaient en vérité.

Il tomba de sommeil l'espace de quelques minutes ; il fut réveillé soudain par le hennissement d'un cheval ; que vit-il ? Que vit-il ? Il se frotta longuement les yeux ; il les écarquilla ; il se pinça les joues ; rêvait-il ? Rêvait-il ? Avait-il perdu la tête ? S'était-il détraqué ?...

Devant lui se tenait pesamment son pur-sang arabe ; bien sellé, il était tout fumant ; de ses naseaux jaillissaient des filaments rouges et longs, si longs qu'ils rejoignaient le fond du ciel surchauffé à blanc.

Notre jeune cavalier des Zlass se pinça la poitrine, prit une épine de cactus et se l'enfonça dans le lobe de l'oreille droite ; du sang en coula qu'il recueillit et écrasa entre le pouce et l'index ; il ne rêvait pas ; c'était bien son pur-sang arabe qui se dressait devant lui et qui hennissait de temps à autre.

Le cavalier sursauta violemment, se releva d'un bond nerveux, s'approcha de sa bête, en caressa la crinière blanche et abondante. Plus de doute ; c'était son pur-sang en chair et en os ; c'était bien le pur-sang que lui offrit justement son oncle utérin quand il fut baptisé meilleur cavalier des Zlass, voila trois ans, c'était son pur-sang qu'il nourrissait de blé ou d'orge [à la rigueur] si l'année était néfaste ; il pouvait en humer l'odeur chaude et revigorante qui sortait de sa robe ; c'était son pur-sang aimé et chéri comme un membre du clan ou peut-être encore mieux.

Où s'était évaporé ? D'où venait-il ? Comment était-il revenu ?...

Le jeune cavalier des Zlass perdit la voix ; ses larmes s'écoulèrent plus brûlantes et plus drues que jamais ; son cerveau fut alors déréglé et dans un accès de bonheur

incommensurable, il s'écria spontanément : « Loué sois-Tu Allah ! Tu es mon serviteur et je suis ton seigneur... »

Qui ignore que les griffes de la canicule sont rétractiles et répandent l'égarément et la folie ?

Sour, coffee shop Abu Hilal, le 26 février 1998

LES ENSEIGNEMENTS DE MA GRAND'MÈRE

À la lisière du bourg s'étend l'oliveraie serrée et peureuse ; c'étaient les Romains qui l'avaient plantée, disait-on chez nous avec une conviction inébranlable.

Un caroubier géant dont la frondaison atteignait les nuages bas de l'hiver abritait le nid d'un hibou au plumage blanc ; on chuchotait que comme ce hibou était veuf ses hululements ne s'interrompaient presque jamais ; c'était sa façon de dire son deuil et sa profonde douleur.

Les hiboux sont des oiseaux fidèles en amour ; quand il arrive à l'un d'entre eux de perdre sa compagne, il ne manque pas de s'étioler et passe le restant de sa vie à hululer comme pour rappeler constamment sa tendre mémoire.

Au creux d'un agave gris cendre aux mille et une épines un sinistre corbeau avait bâti son nid profond et sale ; il croassait infatigablement hiver comme été ; que ses croassements étaient lugubres et comme ils me hérissaient les cheveux ! J'avais peur de ses croassements funestes.

Quand j'allais à nos olivettes avec ma grand'mère Cadouge je n'avais pas plus de six ans et les croassements me plantaient déjà au cœur les crocs de l'effroi et de la

terreur. Quant à elle, ma grand'mère le maudissait et même le blasphémait ; elle me disait invariablement qu'il mourrait bientôt car ses coassements étaient le prélude à son trépas imminent.

Elle me précisait que ces rapaces-là savaient par instinct le moment de leur disparition : « C'est pour cela qu'ils lancent leurs cris funèbres, me disait-elle confiante ; chasse-moi donc cette frayeur du cœur ; est-ce que j'ai peur de ces oiseaux sinistres ? Prends exemple sur ta vieille grand'mère ! »

Dans l'une de nos olivettes voletait une libellule argentée qu'aimait beaucoup grand'mère : « C'est l'insecte du Bon Dieu, me disait-elle, tout comme la coccinelle est celui du Prophète ; aime-les et ne leur fais aucun mal ; ne les écrase pas comme font les méchants petits garçons de ton âge ! Sais-tu du reste qu'elles ne font que glorifier le Seigneur des mondes ? Les écraser est donc un grave sacrilège... »

Plus d'une fois grand'mère et moi fûmes surpris par la nuit en pleine oliveraie ; des concerts de couinements, de bruissements curieux et de bourdonnements se répandaient autour de nous deux et solide comme un roc du Haut Atlas grand'mère me disait tendrement et délicatement : « Ce sont là les cris des âmes en peine qui descendent parmi les branches des oliviers, des caroubiers, des figuiers ou des amandiers.

Écoute leurs pleurs ; il en est qui roulent sur les talus ; il en est qui roulent sur les chardons ; il en est qui culbutent au fond de cet oued asséché et cela dure jusqu'à l'aurore, mais dès que la dague du soleil sera suspendue à l'horizon, tous ces cris, tous ces pleurs, tous ces sanglots et toutes ces lamentations cesseront aussitôt pour reprendre la nuit suivante ; c'était feu ton bisaïeul qui m'avait appris toutes ces choses... »

Quand il m'arrive aujourd'hui daller de nuit dans l'oliveraie de mes ancêtres ou même dans l'oliveraie du bourg, les propos et les leçons sages de ma grand'mère résonnent encore à mes oreilles.

Tous les bruits nocturnes que j'entends dans nos olivettes ne sont pour moi rien d'autres que des lamentations d'âmes en peine, que des gémissements de veuves trépassées que l'on avait fait souffrir par le passé, que des sanglots longs d'orphelins que l'on avait mis en errance ; j'éprouve alors une compassion sans borne pour tout ce qui vit et évidemment pour tous les morts. Il m'arrive même de pleurer doucement car certains bruissements sont si émouvants, si tristes que vos larmes fusent bien malgré vous à moins que vous n'ayez un cœur aussi dur que les rocs du Haut Atlas ; Allah m'engarde !

Écraser une coccinelle, une libellule, un phalène, un scarabée, une fourmi, une luciole...est un sacrilège aussi noir que grave et condamné par le Seigneur Tout-Puissant ; comme ma grand'mère avait raison ! Tout ce

qui vit glorifie le Seigneur des mondes. Pieuse grand'mère, dors en paix ! J'ai parfaitement appris tes sages leçons de choses.

Ibidem, le 26 février 1998

LE CAVALIER DE LA NUIT

Il vint chez moi un soir ; j'étais seul et l'Astre Rouge me lançait des œillades perverses.

J'ouvris la porte ; il sauta de son cheval, me lança un et brûlant de ses yeux de braise, me poussa violemment et pénétra dans ma chambre ; j'étais par terre au dehors quand il s'y engouffra.

Le vent hurlait, la pluie pleurait, l'Astre Rouge cessa soudain de me lancer ses œillades et sortit même ses griffes. Je ne comprenais pas ce qui venait de se passer.

Le Cavalier de la Nuit fourrageait furieusement dans ma chambre froide et nue ; nous étions en hiver. Sous mon lit en bois d'ébène, je cachais en vérité mes livres et mes cahiers.

Du dehors j'entendais le froissement de mes draps, le grincement de ma table qu'il poussait avec frénésie et le claquement des volets qu'il traitait comme un diable.

J'entendis enfin un cri de joie si puissant qu'il m'écorcha les oreilles : Ha ! Ha ! rugissait longuement et cyniquement le Cavalier de la Nuit : «L-e-s v-o-i-c-i c-e-s L-i-v-r-e-s e-t c-e-s c-a-h-i-e-r-s ! »

Je ne comprenais rien ; que voulait cet Hippogriffe ? Pourquoi cherchait-il mes livres et mes cahiers ? Est-ce qu'il me connaissait ?...

Ha ! Ha ! Ha ! tonnait-il ; « y-a-t-il un briquet dans cette cabane ? Ces cahiers et ces livres sont dignes du feu le plus pur et le plus salvateur », hurlait-il avec un plaisir malsain.

J'étais affalé et j'avais bien mal à la jambe droite ; en tombant brusquement je ne fis point attention à la jambe qui s'était tordue ni au genou qui s'était écorché ; des filets de sang en coulèrent abondamment ; néanmoins j'étais heureux que dans ma chambre froide et nue il n'y eût pas de briquet ; je ne fumais et je n'avais jamais fumé du reste ; naïvement je m'étais donc dit : « Pas de briquet, pas de feu. »

N'ayant pas trouvé de briquet chez moi, le Cavalier de la Nuit sortit en coup de vent et se dirigea vers des pierres amoncelées à quelques pas de ma porte ; il en choisit deux, les prit fébrilement et toujours rugissant retourna dans ma chambre froide et nue.

J'entendis des frottements brefs et saccadés, puis de longs crépitements de feu ; je compris que le Cavalier de la Nuit brûlait mes livres et mes cahiers.

En battant des mains, tout en me moquant, il s'adonna à une danse folle et se mit à claironner à la lueur du feu :
« Le voici du rhapsode
Le feuillet qu'on dit vert ;
Au feu pur s'éclipse ode
Pour nourrir votre hiver.

Le voici du trouvère
Le feuillet qu'on dit rose ;
Au feu pur va sa prose
Et son chant au calvaire... »

Le cheval du Cavalier de la Nuit débridé était sellé de chardons et de ronces ; une selle épineuse le tenait donc fixé malgré les ténèbres de la nuit ; il me sembla voir comme des perles brillantes couler lentement de ses grands yeux.

Je bougeais difficilement ; il faut dire que le Cavalier de la Nuit me poussa avec une force telle qu'il me fut presque impossible de me relever aisément de ma chute ; d'ailleurs j'avais mal aux mains et ne pouvais m'en servir pour me mettre debout ; j'avais les fesses endolories et je rampais parmi les herbes mouillées et gluantes de mon jardin minuscule.

À travers un voile nébuleux me parvenait l'écho de la danse endiablée du sinistre Cavalier ; à travers un voile nébuleux j'entendais les crépitements nourris de mes livres et cahiers qui brûlaient ; ce qui me rendait plus malheureux encore, c'était le chant cynique de mon agresseur nocturne. Cette nuit-là j'avais bu le fiel jusqu'à la lie ; cette nuit-là j'avais avalé l'herbe de feu jusqu'à ses racines.

En rampant péniblement je remarquai soudain que les perles qui coulaient des yeux du cheval devinrent plus

brillantes et plus précipitées qu'au début ; cela m'étonna ; cessant de ramper, je contemplai les yeux du cheval que je voyais d'autant mieux que je m'en étais beaucoup rapproché ; trois toises m'en séparaient tout au plus.

Me croirait-on si je disais que le cheval pleurait ? Me croirait-on ? Il pleurait doucement, il pleurait doucement ; ses larmes mouillaient les herbes de mon jardin minuscule ; elles étaient rouges ; je crus même que le cheval suait du sang ; je devins encore plus malheureux : je n'aime pas que l'on souffre, je n'aime pas que l'on pleure et voilà que ce malheureux cheval pleurait et souffrait.

Le Cavalier de la Nuit sortit enfin ; il enfourcha sa monture et la fouetta sans ménagement aucun ; le cheval l'emporta et galopa aussi rapidement que la foudre ; au bout de quelques instants, j'entendis un cri terrible, un cri effrayant que renvoyait un écho long, affreusement caverneux : « A-h ! m-a-u-d-i-t-e b-ê-t-e ! A-h ! P-l-o-u-f ! »

Mes ancêtres avaient construit la maison que j'habitais dans les parages d'un puits creusé par les Romains voilà presque deux mille ans ; un muret en pierres sèches le délimitait. J'étais sûr que le cheval, témoin oculaire des maléfices répétés de son maître, décida d'y mettre fin cette nuit-là. Arrivé près du puits antique, il désarçonna son maître si violemment qu'il chut à vingt pieds sous-terre.

Le lendemain matin, j'allais au puits. En me penchant par-dessus la margelle délabrée, je vis flotter un cadavre monstrueusement enflé dans les eaux gluantes, saumâtres et putrides.

Sour, coffee shop Ardh al-Wafa, le 6 mars 1998

LES ENSEIGNEMENTS POSTHUMES DE MA GRAND'MÈRE

Un soir de brume j'étais adossé à un olivier millénaire ; c'était dans l'une des nombreuses olivettes de mes aïeux. La lune était voilée ; dans l'air épais flottait une nappe de parfums déflorée par des bruissements que je n'arrivais pas à reconnaître.

Soudain, je vis ma grand'mère descendre du ciel ; or elle avait trépassé voilà bien des lustres et des lustres. Elle se posa doucement devant moi sur les sillons encore tièdes de l'olivette ; je n'en revenais pas ; je savais qu'elle nous avait bel et bien quittés ; j'avais même gravé sur la stèle de sa tombe ce saint verset : « Chez ton Maître Suprême, âme apaisée, retourne satisfaite et agréée ! »

Aujourd'hui encore je revois le fossoyeur qui prépara sa tombe ; c'était un gaillard de vingt ans, fossoyeur à ses heures perdues.

Ma grand'mère se posa délicatement devant moi ; on eût dit que ses pieds n'eussent pas touché la terre chaude de l'olivette. Emmitouflée dans un drap blanc immaculé, elle était rayonnante de beauté ; au moment de son trépas elle était pourtant bien décrépète en raison de sa grande vieillesse.

Ce soir-là j'avais devant moi une jeune femme. Robuste et vaillante, elle dégageait un parfum exquis ; une odeur de musc et de benjoin s'exhalait de sa bouche

et ses dents étaient d'une blancheur inouïe, ses cheveux d'un noir de jais si abondants qu'ils débordaient de son drap blanc ; je n'en croyais pas mes yeux ; j'étais comme dans un rêve.

Comme si elle eût lu dans ma pensée, elle me dit avec douceur qui contrasta avec ce que je savais d'elle, car c'était une femme forgée par les rudes épreuves du temps et son caractère était plus proche de celui des hommes que de celui des femmes potelées des harems.

Dans le bourg tous les hommes la connaissaient ; il en était même qui la craignaient ; droite, elle aimait les gens droits ; comme les gens droits s'étaient raréfiés, elle se fit naturellement beaucoup d'ennemis qui la haïssaient, la craignaient ou la respectaient selon les rapports qu'elle entretenait avec les uns et les autres.

Elle était debout devant mes yeux vaporeux et mon regard atone et étonné : « Cher petit, ne t'avais-je pas suffisamment répété que ces bruissements crépusculaires et nocturnes sont les lamentations des âmes qui souffrent ? Ne t'avais-je pas suffisamment répété que l'on doit être droit et juste pour gagner l'Amour du Seigneur Allah ? Ne t'avais-je pas suffisamment répété que les libellules, les phalènes et les lucioles et tout ce qui a une âme et tout ce qui est inanimé loue et magnifie le Seigneur Allah, le Seul Maître des univers ? »

Je restai perplexe ; ma grand'mère m'avait toujours enseigné qu'il fallait respecter la vie et même les choses inertes. La création tout entière glorifie le Seigneur Unique Allah, n'avait-elle cessé de m'enseigner.

En ce soir de brume, elle vint me le rappeler. Elle était bienheureuse, elle descendit de l'Isthme pour me dispenser encore ses enseignements salutaires ; ce soir-là j'eus honte de moi ; j'eux honte de ma courte mémoire ; j'eus honte du peu de cas que je fis des enseignements précieux de grand'mère Cadouge ; ce soir-là je jurai solennellement de vivre sa philosophie ; elle n'avait jamais été à l'école ; elle connut cependant celle de son père, le riche et puissant Frigui et surtout celle de son mari, le sage et pondéré Salah.

Ibidem, le 6 mars 1998

LA FIN D'ILA ABAB

Je marchais sous les oliviers de feu mon grand-père ; depuis plus d'une demi-heure le muezzin avait lancé son appel à la prière nocturne. Les astres dansaient au rythme des chants des grillons. L'oliveraie était en liesse.

J'étais absorbé par l'histoire du sinistre pèlerin qu'on venait de me raconter. Cela se passa il y a quatre siècles. Un riche oléiculteur du bourg décida d'accomplir le pèlerinage aux hauts lieux saints de l'islam. Outre plusieurs milliers d'oliviers, il possédait beaucoup de bétail. On racontait qu'il avait le plus beau cheptel du Sahel de Monastir : vaches laitières, brebis, béliers, taureaux... Ses bergers et ses chiens étaient nombreux, nombreux.

On disait aussi que son cœur était plus dur que le silex ; ses voisins étaient pourtant indigents et nul ne l'avait jamais vu faire la moindre aumône à qui que ce fût.

À longueur d'année trois laitières trayaient ses grosses vaches numides ou hollandaises. Comme ses troupeaux paissaient les herbes grasses de ses champs laissés sciemment en friche, le lait abondait, abondait et les laitières affirmaient à qui voulait les entendre que le lait qu'elles trayaient à chaque aube remplirait plus d'un fût. Mentaient-elles ? Disaient-elles la vérité ? Les hommes étaient partagés.

Les bergers confirmaient les allégations des laitières ; certains habitants du bourg en doutaient, disant que les laitières se vengeaient de leur maître qui les payait d'un salaire de chien.

Quoi qu'il en fût, tous s'accordaient à dire qu'Ila Abab baignait dans des oueds d'huile et des mares de lait. En outre, il possédait six arabas tirées par des mulets de Zlass et conduites par des employés d'Abyssinie ; chaque jour à l'aube, ceux-ci s'égaillaient au bourg et aux hameaux voisins pour y vendre le lait par trop abondant.

Certains boutiquiers, revendeurs du lait en question, chuchotaient que ce lait était copieusement frelaté. Pensez donc ! La moitié n'était rien d'autre que de l'eau de puits.

Personne ne pouvait parler de ce frelatage au premier venu ; on en parlait seulement entre amis ou proches parents, car on craignait Ila Abab et ses puissantes relations avec le caïd et le cadî ; or ces gens-là étaient l'incarnation du Diable, affirmait-on sans ambages. Ila Aba était naturellement de leur acabit. Pour un rien deux spahis se présenteraient chez vous et vous emmèneraient en prison.

On murmurait même que l'huile sortie des pressoirs d'Ila Abab n'était pas moins frelatée que son lait. Que voulez-vous ? disait-on : « sur le marché il n'est que son huile et son lait à trente lieues à la ronde ; qui oserait

concurrer cet homme du Diable ? Aiguillonnés par d'abondants pots-de-vin caïd et cadi veillaient sur ses intérêts avec la vigilance la plus soutenue et la plus vénale. Ah ! si vous pouviez imaginer le cachot où ils entassaient leurs victimes, autant dire des mouroirs ; vos poumons y seraient dévorés par des surnois et la maladie pernicieuse vous emporterait aussi vite que si vous voyagiez sur les ailes du vent des marais steppiques. »

En vérité, en vérité, les habitants du bourg considéraient Ila Abab digne des feux éternels. On l'évitait autant que faire se pouvait ; pourtant certains lettrés cherchaient sa compagnie ; les notaires le traitaient avec égard et considération. L'imam expliquait que, pour ses nombreuses tractations, Ila Aba faisait appel à ces notaires pour la rédaction de ses divers contrats ; « il était pratiquement leur seul employeur ; comme il les payait grassement, les actes rédigés étaient ainsi rédigés selon ses désirs immodérés et toujours illicites. »

Les notaires en étaient venus à conclure avec Ila Abab un pacte tacite ; cette connivence s'était vite transformée en amitié d'intérêts mutuels : falsifications grassement rémunérées...

En dehors des quelques notaires du bourg, Ila Abab ne pouvait réellement compter sur personne ; il se savait haï ; on l'évitait donc comme on eût évité un chien enragé

ou un loup pestiféré ; bref au bourg, on le vouait charitablement aux gémonies...

Deux semaines après le mois de Ramadan, il décida d'accomplir le pèlerinage. Il remplit un gros sac de dinars [d'or] et un autre sac de drachmes [d'argent], car il comptait rester une année entière aux lieux saints. On dit même qu'il acheta une caravelle pour ce long voyage. À ses épouses légitimes il laissa de quoi vivre. S'étant fait accompagner de ses amis, il embarqua un vendredi à l'aube de l'année de grâce 1598.

Cadi, caïd et notaires se courbaient devant Ila Abab et lui baisaient le front pour sa munificence. En ces temps-là les pèlerinages étaient chers et surtout périlleux. Sachant les itinéraires des pèlerins, les grands brigands les attaquaient en groupes, les égorgeaient et s'emparaient de leurs bourses plus ou moins pansues ; cela se passait aux confins désertiques de la Régence de Tunis.

Les plus cossus des pèlerins prenaient la mer ; ils louaient un bateau à voiles et partaient à plusieurs ; la mer n'était cependant pas plus sûre que le désert ; les corsaires de Malte y semaient la terreur, bien qu'ils fussent moins nombreux que les brigands terrestres.

Quant à Ila Abab, il acquit une caravelle à un riche négociant de Florence ; il loua dix mercenaires turcs qui installèrent huit arquebuses à tribord, huit arquebuses à

bâbord, huit arquebuses à la proue et huit autres à la poupe.

Nous pouvons partir tranquilles enfin, s'exclama fièrement Ila Abab : « Ne voyez-vous pas que nous pouvons défier maintenant et la mer et tous les corsaires de Malte et de Chypre ? Regardez-moi cette puissante caravelle et ces vaillants mercenaires ! Khair-Eddine Barberousse lui-même en serait vert de jalousie. »

On largua les amarres ; l'embarcation avait le vent en poupe et le commandant de bord, un vieux marin de Leptis était aise de manœuvrer cette pimpante caravelle. Se bombant le torse de temps à autre, Ila Abab lançait à ses invités : « admirez-moi donc cette caravelle et ces gardes turcs qui veillent sur notre vie ; n'êtes-vous aussi en sécurité que si vous étiez chez vous ? »

La mer était calme. Les deux sacs de drachmes et de dinars scellés étaient posés sur le pont à côté des provisions. Le voyage se passait dans les meilleures conditions du monde.

Le ciel s'assombrit soudain ; c'était pourtant un bel après-midi de printemps ; le ciel s'assombrit encore ; on ne vit plus le soleil ; le soleil se voila et l'on et l'on vit sept oiseaux immenses et étranges cacher le firmament. Comme la foudre ils s'abattirent sur la caravelle ; de leurs serres ils soulevèrent sac de dinars et sac de drachmes et s'évanouirent là-haut dans le ciel assombri.

En un clin d'œil Ila Aba mesura le désastre qui s'abattit sur lui ; il ne pouvait rien faire ; il s'approcha du bastingage et lança un long, un terrible hurlement de loup blessé à mort ; ses sinistres invités l'entourèrent pour le consoler ; tous étaient à ses côtés ; il hurlait toujours.

La brise qui caressait affectueusement l'embarcation se transforma soudain en ouragan ; une rafale imparable emporta tous les hommes dans les flots profonds de la mer en furie ; elle poussa si violemment la caravelle par la poupe qu'il fut impossible au vieux marin de manœuvrer pour sauver qui que ce fût.

La houle devint bientôt si faible qu'on eût dit que la caravelle eût glissé sur une mer d'huile ; le marin était le seul survivant à bord ; c'était lui qui raconta l'histoire aux habitants du bourg ; il n'avait jamais menti, affirmait-on.

Je marchais encore sous les oliviers de feu mon grand-père. Depuis plus d'une demi-heure le muezzin lançait son appel à la prière nocturne. Alors que je méditais profondément l'histoire d'Ila Abab et sa fin tragique, une voix mystérieuse, une voix souterraine s'envola depuis un tronc noueux d'olivier et susurra : « le vieux marin de la caravelle était l'un de tes ancêtres ; ne l'oublie jamais, poète solitaire ! »

Je marchais encore longtemps jusqu'à ce que la Grande-Ourse, ayant voulu allaiter l'Ourson, me dît d'une voix pudique et chevrotante : « Veux-tu rentrer chez toi et dormir ? Je dois donner la tétée à mon bébé et j'ai honte que tu me voies le sein nu ; par Dieu, rentre vite ! »

Sour, coffee shop Ardh al-Wafa, le 13 mars 1998